

# LES ARTS



**B**  
**DOSSIER:**  
**QUELLES**  
**POLITIQUES**  
**CULTURELLES?**  
 PAGE B 3

**THÉÂTRE:**  
**RONFARD**  
**FOUILLE**  
**ENCORE**  
 PAGE B 8  
**LA FRANCE**  
**ME TUE**  
 PAGE B 16

DANSE  
 page B 10

ARTS VISUELS  
 page B 11

DISQUE  
 page B 13

Qu'est-ce donc que les «nouveaux médias»? Et qu'est-ce qui amène le CRTC à tenir des audiences sur le sujet? Serait-ce qu'on veut réglementer Internet? Sérieusement... Le Canada s'ajoutera-t-il à la liste des pays qui ont brisé leurs «gros sabots» sur le réseau des réseaux?

PAUL CAUCHON  
 LE DEVOIR

Sur Internet tout le monde est égal. Le quidam qui gère un site Web personnel et la grosse multinationale. Enfin, c'est une façon de parler: disons que la multinationale a quand même plus de moyens pour se faire connaître! Mais d'un clic à l'autre on peut quand même passer sans problème d'un site à l'autre, de Montréal à Milan.

Sur Internet, d'un petit clic on écoute dans la même heure la radio de Radio-Canada, puis une radio louisianaise, puis une radio d'Irlande consacrée à la musique celtique.

Dans dix ans, dans cinq ans, certains audacieux disent même dans deux ou trois ans, on pourra aussi y regarder plein d'émissions de télévision provenant de partout dans le monde.

Le CRTC, lui, c'est l'organisme fédéral qui accorde les permis de diffusion, qui s'assure que les radiodiffuseurs et les télédiffuseurs qui utilisent les ondes publiques canadiennes respectent ce qu'ils ont promis pour obtenir leur permis. Ce permis leur impose des règles: un certain pourcentage de musique canadienne par exemple, un effort pour encourager la création d'ici, et ainsi de suite.

VOIR PAGE B 2: HAUTE SURVEILLANCE



PPS Danse  
 en collaboration avec  
 les Arts du Maurier  
 présente

**BAGNE**

UNE CRÉATION DE Pierre-Paul Savoie ET Jeff Hall • AVEC Carole Courtois ET Sarah Williams

LA NOUVELLE VERSION FEMME  
**enfin à Montréal!**

- « L'une des plus extraordinaires performances de danse-théâtre québécoise »  
 - The Globe and Mail, Toronto
- « Un superbe spectacle... de la dynamite émotionnelle »  
 - The Star Tribune, Minneapolis
- « Une œuvre provocante, percutante, libérante »  
 - Le Soleil, Québec

COPRODUCTEURS:

SCÉNOGRAPHIE BERNARD LAGACÉ - MUSIQUE ORIGINALE GINETTE BERTRAND - COSTUMES CAROLE COURTOIS - ÉCLAIRAGES MARC PARENT - PHOTO HONORE LAPOINTE

1-2-3-4-5 ET 8-9-10-11-12 décembre à 20 H 30

**Monument-National**  
 1182, boul. St-Laurent • Billetterie: 871-2224  
 Réseau Admission: 790-1245 ou 1-800-361-4595

Admission générale: 23 \$ TAXES INCL.  
 Étudiants, Aînés, Groupes, Professionnels de la danse: 20 \$ TAXES INCL.

PARTENAIRES À MONTRÉAL:

Canadien, ÉVÉNEMENTS CANADIEN, F, www.microtec.net/~pps

## LES ARTS

## HAUTE SURVEILLANCE

SUITE DE LA PAGE B 1

Le CRTC tente de régulariser les télécommunications en général. Alors que fera le CRTC quand très bientôt on pourra écouter la radio, la télévision, et faire des appels téléphoniques outre-mer en se servant d'Internet?

## C'est quoi les nouveaux médias?

La réponse à cette question, le CRTC ne la connaît pas. Et dans le milieu des nouvelles technologies on lui dit: ne touchez pas à Internet, n'essayez pas de le réglementer. Et vlan.

À travers un programme annuel chargé, le CRTC (Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes) entreprend mardi prochain, et pour deux semaines, une série d'audiences publiques qui portera sur les «nouveaux médias». Automne chargé parce que ces audiences surviennent après des audiences consacrées à l'avenir de la télévision canadienne en septembre, et tout juste avant les audiences de décembre sur le futur développement des chaînes spécialisées de télé au Québec.

Le 31 juillet dernier, l'organisme annonçait donc qu'il allait tenir une

grande discussion sur les «nouveaux médias» et il invitait les Canadiens à lui soumettre leur point de vue sur la question.

Le programme est vaste. Il s'agit de tracer un état de situation, d'amasser une «documentation exhaustive» sur le sujet, d'étudier les «répercussions profondes et l'importance des nouveaux médias» sur tout le monde et son père. Doit-on réglementer les industries? Les contenus? Les nouveaux médias seront-ils complémentaires aux actuels médias traditionnels ou s'y substitueront-ils? Ceux qui les distribuent sur Internet devraient-ils être tenus de respecter un certain niveau de contenu canadien? Bref, tout est sur la table.

Comme le mentionne Jean-Pierre Cloutier, observateur attentif du milieu dans des *Chroniques de Cybérie* sur Internet, «je crois que c'est une initiative interne du Conseil. Personne dans le milieu ne croit que c'est nécessaire, personne n'aurait eu l'idée de demander au Conseil de se pencher sur la question».

Autre hypothèse, toujours avancée par Cloutier: «les pressions sont peut-être venues des radio et télédiffuseurs, ou encore des compagnies de téléphone qui s'inquiètent de la percée de la téléphonie d'Internet».

Premier problème: de quoi parle-t-on au juste avec ces «nouveaux médias»? En gros on parle de tous ces sons, images, vidéos transmis en mode numérique, par voie traditionnelle ou sur le réseau Internet, incluant ce qui reste encore à développer, le Web-TV par exemple, ou la radio et la télévision numériques qui s'en viennent. Le CRTC demande d'ailleurs humblement aux participants à l'audience de lui soumettre leurs propres définitions.

Et l'organisme précise qu'il se présente «sans idée préconçue sur son rôle, le cas échéant, en matière de réglementation ou de supervision des nouveaux médias».

On comprendra que le CRTC ne sait plus sur quel pied danser. Il est responsable de la Loi sur la radiodiffusion. Et la Loi sur la radiodiffusion veut garantir que des émissions canadiennes soient disponibles et diversifiées et qu'elles fassent appel à des créateurs canadiens, histoire de sau-

vegarder «la souveraineté et l'identité culturelle du Canada». Or, ces nouveaux médias débordent du cadre de cette loi. Prenons un exemple simple. Le CRTC accorde un permis à des chaînes radiophoniques, leur imposant de promouvoir le talent canadien. En gros, c'est ce qui garantit qu'en ouvrant le poste de radio on puisse entendre de temps en temps Jean Leloup et pas seulement, disons, Mariah Carey.

Supposons que votre station québécoise préfère à son site Web sur Internet et qu'elle ne diffuse que des chansons américaines. Le CRTC a-t-il juridiction sur le site?

## Un «nouveau domaine novateur»

Les groupes qui se sont manifestés en prévision de cette audience semblent poliment dire au CRTC qu'il est un peu en retard dans sa réflexion. L'Association canadienne des radiodiffuseurs, par exemple, qui regroupe les télédiffuseurs privés au pays, supplie presque le CRTC de ne rien faire qui puisse nuire «à l'entrée des radiodiffuseurs dans ce nouveau domaine novateur». De son côté le président de l'Association canadienne de télévision par câble, Richard Stursberg, prononçait en septembre dernier une conférence publique qui traduisait très bien la complexité de la situation.

Stursberg rappelait que le réseau Internet vient renverser le modèle conventionnel de télédiffusion, en même temps qu'il renverse les règles qui ont été utilisées pour soutenir le contenu canadien.

La télévision est un médium de masse et elle est assujettie à des horaires, dit-il (on reçoit les émissions à telle heure précise). Internet est un médium personnalisé où les produits sont disponibles n'importe quand. Internet est impossible à restreindre géographiquement.

Puisqu'on peut recevoir sur Internet un poste de radio américain sans que ce dernier ait obtenu de permis au Canada, «alors à quoi sert-il d'avoir un permis?» lance-t-il.

Stursberg rappelle que ce n'est qu'une question de temps avant que tous les médias puissent être diffusés sur Internet. Son argument est donc le suivant: plutôt que de songer à réglementer Internet il faudrait plutôt songer à mieux structurer l'industrie des médias électroniques au Canada, afin que ces industries aient assez de force pour produire un contenu canadien assez intéressant et assez économique pour que les Canadiens choisissent d'y accéder.

Les grosses compagnies américaines se réorganisent, se fusionnent, pour investir toute la chaîne du «produit culturel», de sa production à sa diffusion en livre, en salle de cinéma, sur petit écran, en vidéo, via le câble, sur Internet... Peut-on faire la même



chose au Canada?

Autre point de vue, encore plus provocateur. Michel Dumais a créé avec d'autres une nouvelle «station de radio» (si on peut encore utiliser un tel terme), *Interactif*, exclusivement diffusée sur Internet. Avec Robert Cassius de Laval il prenait récemment position dans une de ses émissions: le CRTC, affirment les deux Québécois, a été créé à une époque où la diffusion se faisait dans un cadre bien précis qu'on pouvait réglementer: les ondes hertziennes, puis le câble.

Or ce cadre explose, il n'y a plus rien à réglementer. «La réalité ne nous fait pas plaisir parce qu'elle rend la réglementation comme nous la connaissons impuissante devant les nouveaux phénomènes technologiques». Alors

qu'est-ce qu'on fait? Il faudrait plutôt préparer «l'après-CRTC», disent-ils, préparer cet univers où l'on n'aura plus besoin d'un tel organisme.

## Oui, mais encore...

Le 22 septembre dernier, le CRTC, en prévision de ces audiences, s'associait au Programme McLuhan culture et technologie de l'Université de Toronto pour ouvrir un site de discussion sur Internet, où de nombreux canadiens ont envoyé des prises de position. Selon les résumés fournis par les responsables du site, 90% des participants se prononcent contre toute forme de réglementation des nouveaux médias par le CRTC. On invoque, souvent avec des arguments passionnés, la liberté d'expression, on s'en prend aux grands doigts de l'État.

La quasi-totalité de ceux qui prônent une réglementation soulignent essentiellement les dangers de la pornographie sur Internet, particulièrement auprès des enfants. Et dans une moindre mesure la propagande haineuse. Mais à lire les commentaires sur ce site on se rend compte que la solution à ce problème ne relèverait pas du CRTC mais passerait plutôt par un investissement massif des corps policiers afin qu'ils soient dotés de moyens suffisants pour faire appliquer les lois criminelles existantes au cyberspace.

Certains croient quand même que le CRTC pourrait jouer un rôle minimal par le biais de grandes lignes de conduite, même en définissant un code d'éthique. Le CRTC, fait-on aussi valoir, pourrait empêcher la monopolisation d'Internet par les grandes compagnies de télécommunications et de câblodistribution.

Mais on croit aussi que la subvention au contenu canadien est préférable à la réglementation autour du contenu canadien sur Internet. Autrement dit, aider par tous les moyens à développer des contenus canadiens alléchants sur Internet plutôt que de tenter d'encadrer, de réglementer, de classer les sites, les fournisseurs de services, les entreprises.

Tout le monde est donc dans l'expectative. L'audience se termine le 4 décembre mais des plaidoyers finaux écrits pourront être déposés jusqu'au 8 février prochain. Le ministère québécois de la Culture et des Communications n'intervient pas tout de suite, mais il a fait savoir au *Devoir* qu'il surveille le tout avec attention et qu'il se réserve la possibilité d'intervenir en février.

Pour en savoir plus, on peut consulter les deux sites Internet suivants: celui du CRTC au «www.crtc.gc.ca», et celui du forum de discussion au «www.forum-nouveau-media.net/accueil/».

**Pierre Légaré**

rien

10 10 00 01 NOVEMBRE

COMPLÈT

2<sup>e</sup> SÉRIE DE SUPPLÉMENTAIRES

11 et 12 DÉCEMBRE

Théâtre Maisonneuve Place des Arts

Billets PDA / 514.842.2112 et Admission / 514.790.1245

Canada 100

UN RETOUR À LEUR TOUT PREMIER AMOUR, LES MUSIQUES FOLK TRADITIONNELLES

**Hart-Rouge**

«C'est un album vibrant, authentique indéniablement Hart-Rouge, la plus agréable surprise de la saison.»

SYLVAIN CORMIER  
LE DEVOIR

EN SPECTACLE AU STUDIO-THÉÂTRE DU MAURIER DE LA PLACE DES ARTS

LES MARDI 24, VENDREDI 27 ET LE SAMEDI 28 À 20H00

SUPPLÉMENTAIRE LE MERCREDI 25 SEPTEMBRE

BILLETS: PDA — 514.842.2112 ADMISSION — 514.790.1245

Place des Arts

Hydro Québec

SODEC Québec

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE DU QUÉBEC MONTRÉAL

L'Orchestre symphonique

**L'AMOUR, LA POÉSIE**

CONCERT CONJOINT

L'Orchestre symphonique du Conservatoire de musique du Québec à Montréal et l'Orchestre de l'Université de Montréal

présentent

un grand concert symphonique réunissant une centaine de musiciens qui interpréteront

*Pelléas et Mélisande op. 5* de Arnold Schönberg et

*Shéhérazade, suite symphonique op. 35* de Nikolaï Rimsky-Korsakov

sous la direction de

**Louis Laviguer et de Jean-François Rivest**

le samedi 21 novembre 1998, à 20 h

le dimanche 22 novembre 1998, à 14 h

Salle Claude-Champagne  
220, avenue Vincent-d'Indy  
Outremont  
(métro Édouard-Montpetit)

ENTRÉE LIBRE

Renseignements : (514) 873-4031 (514) 343-6427

Université de Montréal  
Faculté de musique

Gouvernement du Québec  
Ministère de la Culture et des Communications

Québec

L'Office national du film du Canada présente

**DE REFUS GLOBAL**

enfant

Un film de Manon Barbeau

En primeur dans sa version intégrale à Arts et Spectacles dimanche, 21 h 30 à Télé-Québec

«Ce film est une œuvre. Il dit une part de vérité, celle de son auteur, qui a droit au jour.»

Lise Bissonnette - Le Devoir

www.onf.ca/refus\_global

ONF/NFB

# Culture: la loi du silence

## L'attitude des politiciens reflète celle de la société qui confond souvent culture et divertissement

Après les éleveurs de porcs, ce fut au tour des médecins et enseignants d'entrer dans la valse électorale, à coups de pancartes levées bien haut et de revendications coûteuses. On le sait, les partis politiques ont l'épiderme sensible en campagne électorale et une propension à ouvrir rapidement le portefeuille. Mais aux côtés de l'économie et de la santé, la culture fait bien piètre figure. Serait-ce la loi du silence, tant du côté des politiciens que des associations d'artistes?

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD  
LE DEVOIR

Trois semaines après les premiers temps de la campagne électorale, on peut affirmer sans ambages que la culture se révèle un enjeu électoral peu préoccupant pour nos trois combattants. Le Parti québécois y est bien allé de quelques promesses, les Libéraux ont finalement révélé jeudi les grandes lignes de leur pensée culturelle, et les fringants adéquateurs affirment n'avoir pas eu «assez de fonds» pour inclure à leur programme un chapitre culture côtoyant son volet agri...culture.

D'aucuns diront — et ils auront raison — que la culture, à côté de la santé et de l'éducation de nos ouailles, n'a pas le même poids social. Fort bien. Mais, rétorque le milieu culturel, vexé d'avoir été presque entièrement «oublié», rien ne vaut le silence comme indice révélateur de l'importance qu'accorde un gouvernement — futur ou actuel — à la place de la culture au sein de la société.

Aux côtés des politiciens silencieux, le mutisme des organismes culturels fait presque aussi bonne figure. Rien ne sert de jouer le jeu des promesses électorales et de lever le poing pour revendiquer notre part de gâteau, disent-ils; nous voulons plutôt des engagements durables.

Aller dans la rue, faire du bruit pour être reconnu? «Les promesses électorales, on les a déjà eues!» lance Dominique Violette, directrice du Conseil québécois du théâtre

(CQT), un brin excédée. On en a rien à foutre de se faire dire qu'on aura des millions, peut-être, un jour. Le rythme électoral, c'est du bidon. On a eu les promesses en 1992. Ce que nous voulons, ce sont des engagements durables.»

### Précarité

En théâtre, danse et musique, le mot d'ordre ces jours-ci est précarité. «Nos ressources humaines sont complètement épuisées», poursuit Mme Violette. Nous sommes à bout, et sans argent neuf, on ne pourra pas aller plus loin, c'est évident. L'argent neuf, voilà longtemps que les artistes, ceux et celles qui sont à la base même de la chaîne culturelle, l'attendent.

En 1992, dans la foulée d'une politique de la lecture toute libérale et d'un Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ) tout neuf, on avait promis mers et mondes aux artistes, à qui les actions du CALQ étaient en grande partie destinées.

«Le CALQ démarrait avec un budget de 42 millions, et avec la promesse de se rendre jusqu'à 62 deux ans plus tard», dénonce la directrice du CQT. Aujourd'hui, on frôle à peine le 43 millions, ce qui fait que ça nous a pris ni plus ni moins sept années pour se rendre au budget de création!»

Ce n'est pas d'hier que l'on remet en question le financement du produit artistique — l'industrie de la culture

— versus le soutien aux artistes. À bout de souffle, les créateurs s'interrogent plus que jamais. «Je ne veux pas remettre en question le soutien qui est offert aux industries», explique Francoise Bonnin, directrice du Regroupement québécois de la danse, mais les créateurs ne pourront pas tenir ce rythme très longtemps. Actuellement, on arrive à d'excellents résultats, des miracles, parce que les gens fonctionnent littéralement sur la foi de leur art.»

«Est-ce qu'on est en train de nous passer comme message que ce qui n'est pas de l'industrie, ce qui ne donne pas lieu à un produit culturel, est moins valable?», demande Alain Fournier, président du conseil d'administration du CQT.

Malgré l'insatisfaction, les regroupements sont peu enclins à grogner, trop attachés qu'ils sont peut-être à la machine subventionnaire. Tous refusent d'applaudir les actions d'un parti pour dévaloriser celles de l'autre. Et tous aussi se désolent de l'absence de discours culturel dans l'exercice électoral qui se déploie actuellement sous leurs yeux.

Aux côtés des politiciens silencieux, le mutisme des organismes culturels fait presque aussi bonne figure

«Je suis absolument scandalisé de voir que la culture est complètement ou presque hors d'agenda des politiciens», explique le président de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL), Pascal Assathiany. On parle économie, santé, mais on oublie complètement la santé de l'âme, la culture! En fait, l'attitude du politique reflète un peu celle de la société, qui confond souvent culture et divertissement.»

### Le public et le privé

Du côté des livres, d'ailleurs, ce sont plutôt les éloges qui viennent en bouche, après un Sommet et une politique de la lecture et du livre, et l'annonce de la construction d'une Grande Bibliothèque. Hop pour le bouquin! Autre secteur récemment

«chouchouté» par le gouvernement: les musées. Avec la promesse en septembre d'une politique muséale, la Société des musées québécois (SMQ) a soupiré de soulagement. «Ça faisait longtemps qu'on attendait notre tour!» explique Elaine Pagé, présidente de la SMQ. Nous avons subi d'importantes compressions, comme l'ensemble des secteurs d'ailleurs, mais l'approche d'une politique [en septembre prochain] nous contente.»

À chacun sa politique pour les satisfaire tous, donc? Avant la politique du livre, bientôt celle des musées, il y aura eu aussi celle de la diffusion des arts de la scène (décembre 1996), à laquelle la ministre de la Culture et des Communications, Louise Beaudoin, a donné vie. Outre la chaise musicale de ministres de la culture qui aura caractérisé l'arrivée des péquistes au pouvoir, en 1994 — rappelons-nous: la ronde des Marie

Malavoy, Rita Dionne-Marsolais, Jacques Parizeau et Louise Beaudoin! — le Parti québécois aura lancé notamment le Fonds d'investissement de la culture et des communications (1996 aussi).

Cette tendance à solliciter les fonds privés en inquiète certains. «En théâtre, les revenus provenant du privé étaient de 6 % en 1992, et de 8 % en 1998», explique Dominique Violette. Une fois qu'on a dit ça, on comprend qu'on préfère investir plus d'énergie dans le développement de nos marchés plutôt que dans la recherche de commandites.»

Au Conseil québécois de la musique (CQM), les récents et spectaculaires coups d'aide gouvernementaux dirigés vers un Orchestre symphonique de Montréal en détresse financière ont donné lieu à un échange épistolaire avec le gouvernement. «[...] la situation financière de cet organisme prestigieux té-

moigne, à titre de baromètre, de la fragilité et de la précarité des organismes musicaux voués à la production et à la diffusion de la musique de concert», écrit la présidente du CQM, Lorraine Vaillancourt, au premier ministre Bouchard. Il reflète les difficultés vécues par la majorité de ces organismes.»

La propension du gouvernement à encourager la recherche de fonds privés inquiète la présidente du CQM, également directrice artistique du Nouvel Ensemble moderne. «On dirait qu'on essaie de balayer le problème vers le privé. Mais ils n'existent pas ici ces gens qui sont enclins à donner des sous sans vouloir la reconnaissance sociale. Et ça ne viendra pas de la masse, ce n'est pas vrai! Le peuple ne descendra pas dans la rue pour dire: "Donnez-nous nos orchestres et laissez-nous manger moins!" En Europe peut-être, mais ici, jamais.»



## Promesses électorales

À une dizaine de jours du vote, que pensent les trois partis politiques de la culture? Peu de choses, si on ose la comparaison avec la santé et l'économie. C'est le Parti québécois qui a ouvert le bal aux premiers jours de la campagne en réitérant une promesse de cinq millions pour la chanson, et de dix pour le cinéma. Pour l'industrie du disque et du spectacle, des crédits d'impôt; et la levée possible du moratoire sur les équipements culturels dès l'an prochain, sous un gouvernement péquiste.

Le Parti libéral dévoilait jeudi le contenu de ses intentions culturelles, suivies potentiellement de promesses plus précises les jours

suivants (au moment de mettre sous presse, rien de plus concret n'avait été annoncé). De nouvelles solutions pour financer les organismes culturels, par l'entremise du CALQ et de la SODEC (développement de marchés), une politique de développement et de diffusion internationale des artistes québécois, et notamment, le développement de partenariats entre d'importants organismes publics tels Loto-Québec et le secteur culturel.

Et l'Action démocratique du Québec? Son programme ne souffle mot sur la culture, même s'il contient un chapitre agriculture. «Nous n'avons pas eu assez de fonds pour imprimer les pages concernant la culture, ex-

plique Christian Thibault, artiste-peintre, candidat de l'ADQ dans Westmount-Saint-Louis. On le regrette profondément. Mais on va en parler la semaine prochaine.»

En attendant d'être publiquement plus loquace, le candidat de l'ADQ explique les intentions de son parti en matière de culture: subventionner totalement les «grandes institutions» — quelles seraient-elles? «Ce n'est pas à moi d'en juger, il faudrait s'en remettre à un comité», explique M. Thibault — par l'entremise du seul palier provincial, «à l'européenne», et laisser les commandites aux autres organismes culturels, «à l'américaine».

M.-A. C.

## Le plaisir croît avec l'usage

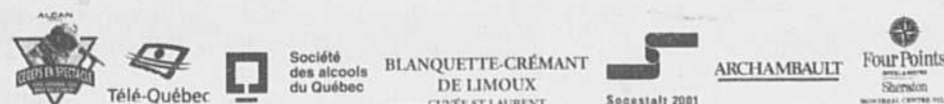


René Richard Cyr  
ACCUEILLE ZACHARY RICHARD ET LA LOUISIANE,  
André Gladu son ami,  
et les invités

que Zachary a proposés: ISABELLE BOULAY, LA BANDE «FEUFOLLET», FRANCIS PAVY, LA CHEF SUSAN SPICER, JIM CORCORAN, GILLES VIGNEAULT, LES FOUS DU VILLAGE, DAVID TORKANDWSKY



Ce dimanche de 20h00 à 21h30



CONCEPTION ET DIRECTION ARTISTIQUE: RENÉ RICHARD CYR ET DOMINIC CHAMPAGNE  
DIRECTION MUSICALE: ALAIN LEBLANC ET CHARLES BARBEAU  
RÉALISATION: JEAN-JACQUES SHEITOYAN  
PRODUCTEURS: GUY LATRAVERSE ET BERNARD SPICKLER

Si vous désirez assister à l'enregistrement de l'émission le plaisir croît avec l'usage téléphonez au (514) 526-7090 poste 564

# Autour de la Grande Bibliothèque de... San Francisco

*L'implantation de la SFMain suscite encore des controverses sur sa vocation même*

JOHANNE LEBEL  
COLLABORATION SPÉCIALE

Avec la manne de connaissances produites par notre siècle, la venue de moyens puissants pour les communiquer et la nécessité qui s'en suit de mieux former les individus, il n'est pas surprenant que nos bibliothèques étouffent littéralement dans leurs vieux murs. Cette crise de croissance se traduit en mètres carrés, en audaces architecturales et en mise à jour des technologies. Les États-Unis n'échappent pas à ce mouvement. Avant même la fin de la décennie, plus de dix «Grandes» bibliothèques auront émergé au cœur des villes américaines. Pensons à la magnifique San Antonio Central (Texas) de Ricardo Legorreta, la Denver Central Library de Micheal Graves et la Chicago's Harold Washington Library Center de Thomas Beeby.

La nouvelle Main Library de San Francisco fait partie de cette série. Conçue par James Ingo Freed, elle complète le Civic Center, ensemble architectural amorcé au début du siècle et formant le cœur administratif de la ville. Freed réalise une architecture hybride qui s'inscrit très discrètement dans le paysage. Côté cour: la hauteur, la pierre calcaire et les formes répondent au voisin «beaux-arts» d'en face, l'ancienne Main. Côté rue: une façade tout à fait moderne s'ouvre sur Market Street, la grande artère du centre-ville.

## Une longue histoire

La Main Library voit le jour en 1879. En 1917, on lui construit un bâtiment sur mesure qu'elle occupera jusqu'en 1996 (notons que c'est aussi en 1917 que Montréal inaugure sa bibliothèque centrale). La collection est alors de 100 000 livres. Judicieusement, on planifie le lieu pour qu'il puisse en contenir cinq fois plus. En 1943, la bibliothèque atteint sa pleine capacité. Une proposition d'agrandissement mais aussi d'augmentation du financement des 18 bibliothèques de quartier est présentée cinq ans plus tard. Appelés à voter, les San Francis-

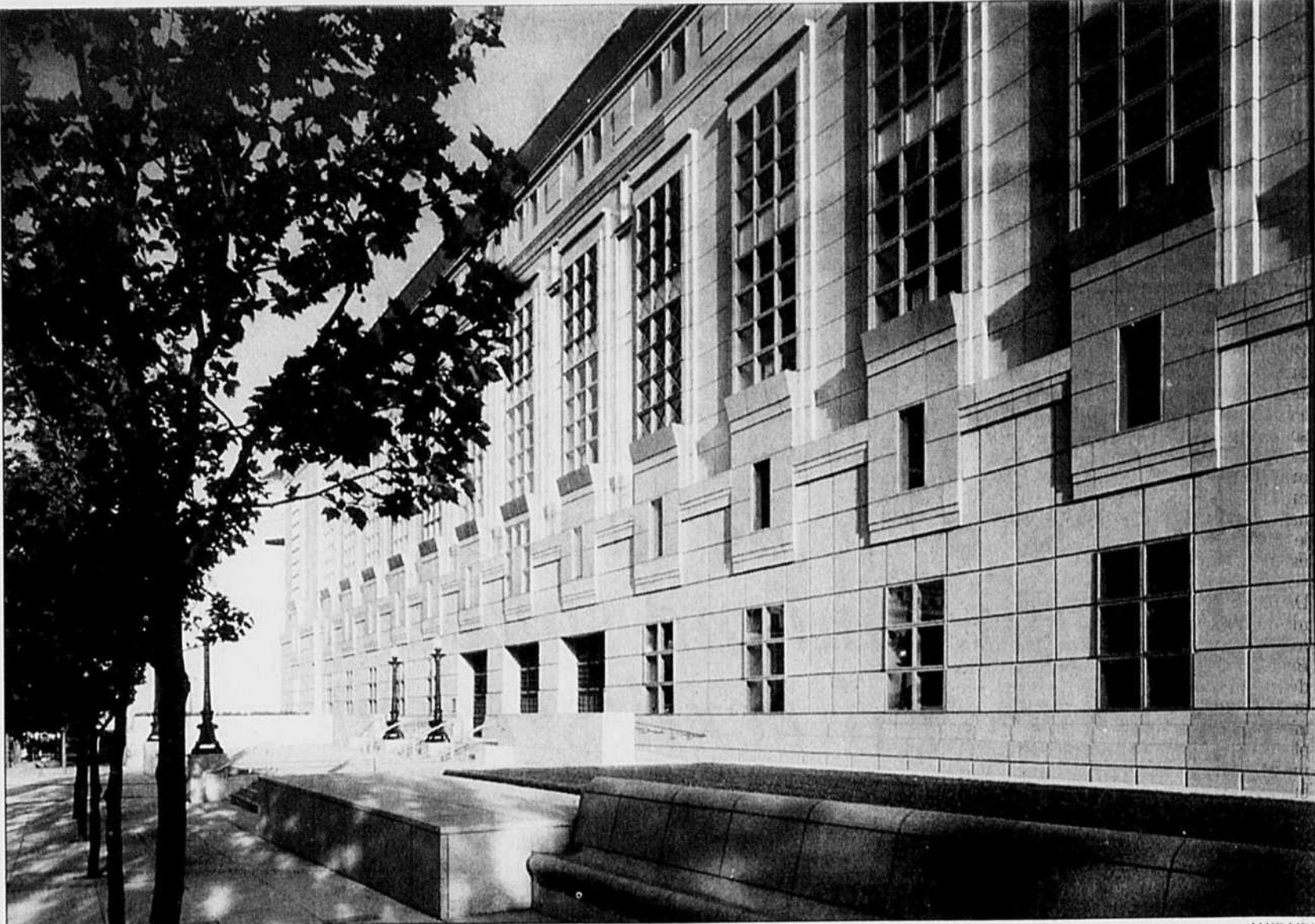
cains disent non. Ils ont dû avoir quelques remords car par la suite la communauté apportera un support exemplaire à ses bibliothèques, allant jusqu'à substantiellement financer la nouvelle Main.

Dès la fin des années 1950, les citoyens forment des groupes de pression. Ils désirent une nouvelle bibliothèque centrale en plus de se lancer à la défense du réseau existant. Plus d'une fois, l'administration municipale fera peser des menaces de fermeture, et régulièrement elle fera des coupes dans le personnel, dans l'achat des livres, les heures d'ouvertures (le Montréalais doit avoir ici un sentiment de déjà vu).

*Shorter Library Hours Proposed, Huge library cuts planned, Library genocide*, pouvons nous lire dans les journaux et ce jusqu'en 1993. Et le mois de février venu, un journaliste d'ironiser sur ces attaques annuelles: «Au baseball, on parle du match d'ouverture. Au football, du coup d'envoi. Sur le plan des politiques budgétaires municipales, c'est la saison des menaces de fermeture des bibliothèques».

Parlant baseball, soulignons que pendant les années 1980, la Main aura comme compétiteur sérieux le projet de construction d'un stade pour les Giants (!!!). Les 26 bibliothèques du réseau ne connaîtront la paix qu'en 1994, quand les citoyens diront un oui décisif à la proposition E: ajout de 14 millions au budget, aucune bibliothèque ne sera fermée et les heures d'ouverture seront allongées. Ouf! De plus, cette proposition protégera le réseau contre les effets «trou noir» de l'expansion de la Main. Pour ce nouvel argent, la ville prélèvera un pourcentage des taxes foncières. Et aujourd'hui, dans ce San Francisco où la moindre maisonnette vaut presque un million de dollars, le réseau se porte bien avec 44 millions annuellement.

Entre-temps, le dossier de la «Grande» bibliothèque allait son chemin. En 1988, un montant de 109 millions est voté. Pour les 32 millions manquant, on projette une levée de fonds. Ambitieux pour une institution



La San Francisco Main Library, une splendeur de marbre

JANE LIDZ

qui n'avait aucune expérience en cette matière et qui était moins solidement reliée avec le «grand monde» que le musée d'art moderne qui au même moment se cherchait un modeste 90 millions. Après un premier tour des grosses bourses, on se tourne vers la communauté. Ce sera un succès. Les gays et lesbiennes, les groupes environnementaux, les groupes d'histoire

et les différentes communautés ethniques fourniront 22% du montant recherché. En échange, ils ont obtenu un espace dans la Main dévolu à leurs intérêts spécifiques. Pour monter le projet, on engage Kenneth Dowlin reconnu dans le milieu comme un précurseur de l'implantation des nouvelles technologies. Il décrit ainsi sa modeste vision de l'institution: «Nous souhaitons ouvrir la voie dans la création de la bibliothèque du Village global qui branchera nos concitoyens sur les bibliothèques et sur toutes les sources d'information du globe».

## La GB contestée

En avril 1996, San Francisco inaugure avec toutes les pompes voulues sa «Grande» bibliothèque. Tambours et trompettes nationales claironnent alors la gloire de son architecture, de sa technologie et de son financement communautaire: «le joyau de la renaissance civique», «une splendeur de marbre», «un modèle pour le 21<sup>e</sup> siècle». Mais dans les coulisses, les ombres avaient déjà commencé à s'allonger. Six mois avant l'ouverture, les employés apprennent qu'il faudrait faire de déchirants choix dans les collections, les espaces disponibles ne pouvant remplir leurs promesses. La déception fut vive. Le nouveau bâtiment, leur avait-on assuré, pourrait contenir l'évolution des collections pendant... vingt ans.

Quelques mois après l'ouverture, le directeur est mis sur la sellette. Le budget n'est plus sous contrôle et il propose des réductions dans les services. S'engage alors une partie de bras de fer avec le maire Willie Brown qui se conclura par la démission du directeur. Certes, la gestion quotidienne n'était pas la force de Dowlin, de l'aveu même de ce dernier, mais surtout, le lieu était mal

préparé au succès. Avec une forte augmentation de la fréquentation et de la sortie de documents, 60 000 titres devaient attendre un certain moment avant d'être remis sur les tablettes.

Les flancs déjà affaiblis, la Main sera durement malmenée par un article de l'écrivain Nicholson Baker, dans le New Yorker de septembre 96. Véritable croisade d'un Ancien contre les Modernes, Baker bataillera ferme pour sauver de la destruction le vieux catalogue sur fiches de la Main. «Notre héros», n'avouera une bibliothèque particulièrement déçue du nouveau lieu.

Problèmes d'espace, gestion questionnable des collections et direction chancelante... Que s'est-il passé pour que la gloire de la nouvelle Main si vite pâlisse?

Un examen comparatif des «Grandes» bibliothèques américaines nous apportent un élément de réponse: l'enflure d'un projet architectural déveillé au détriment de la raison du lieu. La Main est en fonction de sa superficie (376 000 pi<sup>2</sup>) l'une des plus coûteuses du lot et ses qualités de bibliothèque sont loin d'être les meilleures. Denver, par exemple, avec un budget de 64 millions contient plus de volumes et plus de places assises. Même chose pour Phoenix qui pour un total de 28 millions contient 42 milles de tablettes en comparaison des 35 de la Main. A Chicago, pour le même prix qu'à SF, les citadins ont eu droit à près de 400 000 pi<sup>2</sup> supplémentaires.

C'est tout de même impressionnant. Une simple visite du lieu nous amène à constater le luxe de la finition et les grands espaces vides qui, s'ils ne sont pas sans qualité architecturale, ont tout de même eu raison d'une partie

importante des collections.

Les ambitions technologiques de Dowlin peuvent peut-être aussi expliquer le désengagement face aux livres. De 20 postes informatiques, la nouvelle Main est passée à 300 terminaux. Mais si un grand nombre d'entre eux donnent accès à Internet, la plupart n'offrent pas l'interface graphique. Pas très très convivial, c'est un retour à l'âge de pierre informatique. Une bonne note par contre pour leurs postes multimédia qui donnent accès à leur collection de photographie et à une de leur collection musicale. Autre bon point, on y retrouve des outils de recherche informatique qui sont habituellement réservés aux bibliothèques universitaires. Cela étant dit, je ne crois pas que les technologies utilisées en font un lieu révolutionnaire. Par rapport à l'ancienne Main, peut-être?

## Impliquer la communauté

Qu'ont à suggérer les gens de San Francisco aux bâtisseurs de la GBQ? La directrice des affaires publiques, Marcia Scheider, conseille d'impliquer la communauté avant et après l'ouverture. Politiquement et financièrement, entre autres, cela sera toujours rentable. Pour sa part, Andrea Grimes, bibliothécaire, souligne trois fois plutôt qu'une qu'il faut s'assurer, lors de la conception des lieux, de la collaboration étroite entre architectes, employés et usagers. Les utilisateurs ne demandent qu'un bel espace destiné au plaisir de connaître, de lire et de chercher.

Des livres partout, des ordinateurs en nombre décent et Internet disponible à ceux qui souhaitent s'offrir ce nouvel univers de recherche. Surtout pas de café, d'activités culturelles, d'auditorium ou de boutique. La ville et les alentours du site offre déjà tout ça et plus encore. Toutes les énergies financières et humaines pourront alors être concentrées à faire du lieu une «Grande bibliothèque».

LA FONDATION DU  
DEVOIR

# Félix Leclerc

La Fondation du Devoir vous invite à vous procurer, à prix d'ami, l'œuvre littéraire de Félix Leclerc.

Édition de luxe de l'œuvre littéraire de Félix Leclerc

Prix spécial pour le temps des Fêtes : 170 \$

taxes et livraison postale incluses.

Prix régulier : 275 \$ plus taxes

Une partie du produit de la vente de ce coffret de luxe ira à la Fondation du Devoir et servira à la création de bourses d'études à l'intention des étudiants de l'ordre collégial qui participeront au Grand Concours annuel de journalisme *Le Devoir*.

On peut se procurer ce coffret de luxe de quatre tomes, non disponible en librairie, au Salon du livre de Montréal du 19 au 24 novembre 1998 ou en communiquant à l'adresse et au numéro de téléphone suivants :

La Fondation du Devoir  
2050, rue de Bleury, 9<sup>e</sup> étage  
Montréal (Québec)  
H3A 3M9  
Téléphone : (514) 985-3431  
Télécopieur : (514) 985-3310

HENRI RIVARD

1-877-584-2609

2000 pages réparties en quatre tomes

Quelques mois avant son décès, Félix Leclerc avait revu et corrigé lui-même son œuvre littéraire dans le but de la regrouper à sa façon et de la faire publier de manière exceptionnelle. Il nous a malheureusement quittés avant d'avoir pu nous offrir personnellement ce beau cadeau. L'éditeur québécois Henri Rivard a exaucé le vœu de Félix en regroupant, dans les quatre plus beaux livres d'art jamais publiés ensemble au Québec, ce que notre grand poète voulait que l'on retienne de ses écrits qui ont marqué et séduit plus d'une génération. Une édition unique qui fera désormais partie du patrimoine familial pour ceux qui la posséderont.

Hommages illustrés par des reproductions pleines couleurs de tableaux de 51 peintres québécois renommés : de Dumas à Jacurto, en passant par Cosgrove et Ladouceur, etc.

Témoignages d'amour écrits par 60 personnalités québécoises et françaises : Aznavour, Devos, Plamondon, Maurice Richard, Vigneault, etc.

PAVILLON  
DES ARTS  
DE STE-ADELE

présente en collaboration avec

J&H MARSH &  
MCLENNAN

Yuli Turovsky, violoncelle  
Esfir Dyachkov, piano



ANIMATRICE

Marguerite Blais

À GAGNER

Forfait Champêtre

3 jours / 2 nuits

Tirage le 21 novembre

Les règlements du concours sont disponibles au Journal de Montréal

Billet: 25\$ (incluant vin & fromage après le concert)

RÉSERVATION: (450) 229-2586

1364, chemin Pierre-Péladeau (sortie 69 de l'autoroute des Laurentides)

journal  
montreal

Votre don  
In memoriam,  
faites-le entre deux  
battements de cœur.  
C'est facile,  
l'instant d'un  
coup de fil...

Tél. : (514) 871-1551  
ou 1 800 567-8563

et nous enverrons  
une carte  
à la mémoire  
de l'être cher.



FONDATION  
DES MALADIES  
DU CŒUR  
DU QUÉBEC



LES ARTS

CINÉMA

Pourquoi Gianfranco Mingozzi?

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

La Cinémathèque québécoise consacre jusqu'à la fin de novembre une rétrospective à un cinéaste italien qu'on connaît mal. Son nom: Gianfranco Mingozzi, un réalisateur ayant touché à tous les genres: documentaires comme longs métrages de fiction, télévision et vidéo, particulièrement au cours des années 60 et 70. Entre les documentaires sociaux et les fictions de la marge, il trimballe une caméra indépendante et une perspective gauchisante. Mingozzi n'a pas eu une large audience internationale. Est-ce une raison suffisante pour lui offrir la tribune d'une rétrospective à Montréal? Pas certain.

J'ai vu seulement quatre de ses films. Peut-être la perle rare était-elle ailleurs, peut-être ai-je raté le coche. Quoi qu'il en soit, je n'ai guère été ébloui par son œuvre, d'autant moins que, faute de copies sous-titrées françaises en quantité suffisante, certains de ces films, Trio notamment, nous sont parvenus ici en très mauvais état. Côté documentaires, j'ai visionné Le Coeur arrêté. Sicile réalisé en 1965, un portrait de l'île de l'omerta soumise à la tyrannie de la mafia, sur des images

qui montrent éloquentement la misère. C'est le document le plus intéressant du lot, quoiqu'il me semble très collé à Gente del Pò d'Antonioni. On a l'impression que Mingozzi est très influencé par Antonioni, à qui il a d'ailleurs consacré un hommage filmé en 1966.

Le documentaire de Mingozzi La Taranta (1962), court métrage abordant l'hystérie religieuse à la limite de la transe qui colore le catholicisme du sud de l'Italie, possède comme Le cœur arrêté un intérêt avant tout ethnologique, témoignant des coutumes d'une époque révolue. Mais là aussi l'ombre d'Antonioni plane. On pense à un court métrage que le réalisateur de L'Avventura avait consacré aux superstitions siciliennes par exemple, et dont La Taranta paraît subir l'influence. Mingozzi semble davantage être une sorte de miroir des courants sociaux et cinématographiques qui ont traversé l'Italie qu'une voix vraiment originale.

En termes de fiction, un long métrage comme Trio (1967), fait également déjà-vu, en plus d'être assez ennuyeux. À la frontière de l'écriture documentaire, le film suit le destin de trois jeunes collés à leur époque libertaire, avec des récits entrelacés qui s'interpénètrent sans véritable dynamisme, mais qui témoignent effectivement de l'écriture et des obsessions d'une époque. Quant à L'Écran magique, un film plus récent (1982), il évoque à la fois la passion du cinéma chez deux jeunes projectionnistes dans l'Italie des années trente, et l'irruption du fascisme dans l'imaginaire collectif et la vie du peuple. Faute de créer des personnages vraiment solides et de nous attacher à leur destin, le cinéaste «à messages» parvient à créer des atmosphères mais non à broder des intrigues solides et percutantes. Pourquoi une rétrospective Gianfranco Mingozzi? Peut-être parce qu'il fut un cinéaste témoin et écho des tendances sociales et cinématographiques successives en Italie. Certainement pas pour avoir été une voix marquante.

Taxi Blues



Frédéric Diefenthal et Samy Nacéri dans le film Taxi

TAXI

Réal.: Gérard Pirès. Scén.: Luc Besson. Avec: Samy Nacéri, Frédéric Diefenthal, Marion Cotillard, Emma Sjöberg, Manuela Gourary, Bernard Farcy. Image: Jean-Pierre Sauvère. Montage: Véronique Lange. Musique: IAM. France, 1998, 85 min. Famous Players.

ANDRÉ LAVOIE

Entre deux matchs de foot et une ballade triomphale sur les Champs-Élysées, six millions de Français n'ont trouvé, semble-t-il, rien de mieux à faire cet été que de prendre ce Taxi du cinéaste Gérard Pirès. Quelle mouche a bien pu les piquer pour qu'ils se précipitent en si grand nombre? Ce n'est certainement pas la renommée de Pirès qui a provoqué cet engouement: il n'a rien tourné de particulièrement transcendant depuis Elle court, elle court la banlieue, ce qui nous ramène tout de même à 1973. Ce n'est pas celle non plus des acteurs, pratiquement tous inconnus; mais dans le cas de Samy Nacéri et Frédéric Diefenthal, ils risquent fort de jouer de nouveau les Belmondo en cavale et surtout les grands guignols... Dans ce contexte, inutile de s'étonner que le nom de Luc Besson, qui agit ici à titre de scénariste et de producteur, soit si en évidence; pendant quelques instants, on se demande même si Taxi n'est pas son dernier film ou s'il a tout simplement décidé de passer de l'autre côté de la caméra, ce qui relèverait du pur masochisme, lui qui a la triste réputation de terroriser les acteurs sur les plateaux de tournage.

En lieu et place, nous voilà devant un film qui n'affiche aucune véritable ambition, sinon celle de dépasser les limites de vitesse permises à Marseille, de conforter les Français dans leurs préjugés sur les Allemands et les policiers tout en affichant une misogynie que même Lise Payette n'oserait croire encore possible dans ses pires cauchemars. Dans ce contexte, difficile de s'in-

téresser, à défaut d'y croire, à cette histoire de bagnoles en folie et de fous du volant. Nous sommes à peine heureux pour Daniel (Samy Nacéri), un ex-livre de pizza devenu chauffeur de taxi à défaut d'être pilote de course, mais c'est tout comme puisqu'il ne cesse de narguer les flics en filant à toute allure sur les autoroutes ou les rues étroites traversant la Canebière. C'est sous la menace de lui confisquer son permis qu'Emilien (Frédéric Diefenthal), un policier bête qui tente d'obtenir le sien pour la huitième fois (!), l'oblige à faire équipe avec lui pour coincer de méchants Allemands qui s'en prennent aux honorables banques françaises. Ils doivent absolument réussir puisque la jolie Lily (Marion Cotillard) espère enfin coucher avec Daniel, toujours retenu parce que le devoir n'attend pas, tandis qu'Emilien rêve d'un coup d'éclat pour séduire une collègue, la planteuse Petra (Emma Sjöberg).

Pendant que les filles tendent de s'imposer entre deux cascades, Daniel et Emilien ne reculent devant rien pour nettoyer Marseille de cette racaille, une ville malmenée par les cinéastes (dans la région, certains en veulent encore à William Friedkin pour son French Connection!) ou la plupart du temps invisible dans le paysage cinématographique français. Malheureusement, dans Taxi, les charmes de la ville sont tout simplement escamotés au profit des rutilantes bagnoles, les véritables — et uniques! — vedettes du film. Les carambolages, les sauts périlleux et les virages casse-cou remplissent les trous d'un scénario sans substance, tout entier au service de ces pirouettes.

Taxi représente également un autre triste exemple de ces comédies françaises qui tablent sur un humour de bas étage et des effets comiques faciles — pendant la projection, j'ai pratiquement cru à un retour de la bande des Charlots, c'est vous dire mon désespoir... — trop peu créées dans le sésame pour qu'on puisse y trouver l'ombre d'une quelconque pertinence.

Pour la petite histoire et surtout pour expliquer sa filmographie clairsemée, Gérard Pirès aurait été victime d'un grave accident de moto. Dans ce contexte, cet éloge à la vitesse et au manque flagrant de civisme fait plutôt sourire, mais pas nécessairement pour les bonnes raisons... Et dire que l'on nous menace d'une suite. Vite, un taxi!

REMISTAR Distribution. Les Productions des Films de l'Autre et Éclat présentent Victor Lanoux, Mirella Tomassini, Pascale Montpetit, Dino Tavarone, Henri Chassé, Jude-Antoine Jarda. LA POSITION. DE L'ESCARGOT un film de Michka Saäl. «SCÉNARIO SENSIBLE ET PLEIN DE BULLES D'HUMOUR. UNE DISTRIBUTION INTERNATIONALE PARFAITEMENT HARMONISÉE.»

du 20 au 26 novembre au CINÉMA PARALLÈLE 3682, St-Laurent in.los: 843-6001 L'insoumise de Jeannine Gagné d'après l'oeuvre de Marie-Claire Blais de "La belle bête" à "Soifs" LES DAMES DU 9e de Catherine Martin Un lieu hors du temps fréquenté par des générations de femmes...

« Toutes ces séquences très enlevantes, magnifiquement filmées, tournées avec de vrais pilotes de course, ont un effet grisant. » - Marc-André Lussier, LA PRESSE LUC BESSON PRÉSENTE TAXI

"PLEIN DE TENSION ET DE SUSPENSE" "UN SUSPENSE À COUPER LE SOUFFLE" LE SIÈGE À L'AFFICHE! CINEPLEX ODEON QUARTIER LATIN MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE

CÉLINE DION MICHEL DRUCKER TAPIS ROUGE AVEC CÉLINE DION

LA GRANDE DAME et Notre-Dame de Paris CE SOIR 19 h 30 TV5 CHANGEZ DE MONDE www.tv5.org

## LES ARTS

CINÉMA

## Un petit Allen

## CELEBRITY

Écrit et réalisé par Woody Allen. Avec Kenneth Branagh, Judy Davis, Melanie Griffith, Joe Mantegna. Image: Sven Nykvist. Montage: Susan E. Morse. États-Unis, 1998, 120 min.

## MARTIN BILODEAU

Tout au long de sa grande époque, qui va de *Annie Hall* (1977) à *Husbands and Wives* (1992), Woody Allen empruntait toutes sortes de chemins surprenants et escarpés pour questionner l'existence de Dieu; aujourd'hui, ce dieu s'appelle inspiration et Allen le cherche plus que jamais. Depuis *Mighty Aphrodite* en fait, ses films ressemblent à des téléthons — avec armada de vedettes venues le temps d'une ou deux scènes soutenir sa cause, unique il est vrai —, ou encore à des collages de saynettes qui s'enfilent dans un ordre indifférent en remuant plus d'air que de chair.

Elle semble loin, l'époque des *Hannah and Her Sisters* et *Crimes and Misdemeanors*, qui combinaient souffles narratif et tourments existentiels, faisant d'Allen l'un des plus habiles analystes du monde contemporain, avec pour point focal son nombril singulier et universel. Ainsi, le Woody Allen d'après l'ouragan Farrow s'est détourné

du miroir, préférant aujourd'hui le comique à la tragédie (lui qui nous a donné le si beau *Another Woman*), les remue-ménage aux envolées lyriques, les petites idées aux grandes et les typologies appuyées aux personnages profonds. De telle sorte qu'on ressort de ses films, distrayants certes, avec le sentiment qu'il ne s'est rien passé. A cet égard, *Celebrity* renvoie *Everyone Says I Love You* et *Deconstructing Harry* au rang de symptômes, cristallisant enfin une crise d'inspiration qui a mis du temps à être clairement diagnostiquée.

Comme il le fait à l'occasion, Allen a laissé Woody dans le placard, le temps d'un film dans lequel il s'est matérialisé sous les traits de Lee Simon (Kenneth Branagh), écrivain raté et amant malhabile, qui a pris la route de l'impasse, tant sur le professionnel que personnel. De flirts en maîtresses (tour à tour Winona Ryder, Melanie Griffith, Famke Jensen et Charlize Theron), sa quête de la perfection féminine le conduira en effet vers la faille sentimentale, tandis que le dilemme moral qui le fait hésiter entre l'écriture d'un roman et celle d'un scénario le détournera de sa propre intégrité. Parallèlement, son ex-épouse, névrosée

new-yorkaise-type (encore Judy Davis, qui reprend grosso modo ses personnages de *Husbands & Wives* et *Deconstructing Harry*), trouvera sa bouée dans le merveilleux monde de la télévision, où elle deviendra animatrice grâce à l'affection d'un producteur qu'elle épousera (Joe Mantegna). Sempiternel anti-héros esseulé qui voit le monde se transformer, comme happé par un rêve forain, voire fellinien (on pense à *La Dolce Vita*), Simon, appâté par une superstar de cinéma (Leonardo Di Caprio) à qui il voudrait vendre une idée de film, glissera dans un engrenage dont il ressortira broyé.

Hélas, Allen n'exploite son alter ego que sur le mode comique, allant jusqu'à nier sa dimension tragique, que les spectateurs auront tendance à reporter sur lui. Le cinéaste effleure à peine les causes du malaise de son personnage, sa peur de vieillir, sa peur de se trahir, etc. *Celebrity* nous ressert plutôt une série d'épisodes, tantôt désopilants, tantôt vulgaires (celui de la leçon de fellation avec une banane est affligeant), sur sa hantise des milieux artistiques (la télévision, le cinéma), sa peur des femmes et sa difficulté à composer

avec ces deux «engeances» lorsque celles-ci se superposent. Bref, rien de nouveau sous le soleil d'Allen.

Le cinéaste, qui n'avait pas tourné en noir et blanc depuis *Shadows and Fog*, a confié ses images au chef-opérateur suédois Sven Nykvist, vieux complice de sa période existentielle, dont *Crimes and Misdemeanors* constitue le sommet.

D'avantage reconnu pour son remarquable travail sur la couleur, notamment pour les rouges de *Cris et chuchotements* et *Fanny et Alexandre*, de Bergman, Nykvist renoue ici avec la monochromie, sans toutefois que son empreinte ne marque *Celebrity* comme celle de Gordon Willis a marqué *Manhattan* et *Zelig*. En effet, Nykvist filme *Manhattan* comme un théâtre aux rues interchangeables, les prises de vue très longues et à peu près fixes servant plutôt à permettre des effets (très réussis) de champs-contrechamps qui se renversent, les personnages en mouvement transformant sans cesse la géométrie du plan. Ainsi, les meilleurs moments du film sont attribuables à cette complexité artistique très forte entre le metteur en scène et le directeur photo.

Quant à la complicité qui unit Woody Allen et son réel auditoire (pas celui de Leonardo, qui se déplacera pour lui), elle en prend pour son rhume.



CINÉMA

## Les discrètes

## L'INSOUMISE

*L'insoumise* de Jeannine Gagné, précédé du court métrage *La Cage d'os* de Stéphanie Hénault, au Cinéma Parallèle du 20 au 26 novembre à 19h et le 21 novembre à 14h30 et 16h30.

LES DAMES DU 9<sup>e</sup>

De Catherine Martin, suivi du court métrage *Le Succédané* de Nicolas Frichot, au Cinéma Parallèle du 20 au 26 novembre à 20h30 et le 22 novembre à 14h30 et 16h30.

ANDRÉ LAVOIE

Les écrivains sont comme les politiciens et les comédiens: plusieurs aiment se faire voir alors que d'autres, moins nombreux, préfèrent se tenir loin des micros et des caméras. Entre un Michel Tremblay qui semble partout à la fois et un Réjean Ducharme que l'on ne voit jamais, se profile Marie-Claire Blais, figure discrète et effacée mais qui, comme Anne Hébert, surmonte parfois sa timidité pour donner quelques rares entrevues. C'est sans doute grâce à l'immense respect qu'elle porte pour son œuvre que la réalisatrice Jeannine Gagné (*Aube urbaine*) a persuadé la romancière de se placer face à la caméra, depuis toujours pour elle un exercice laborieux, parfois même douloureux.

L'auteur de *La Belle bête* et de *Soifs* ne se confie pas facilement mais dans ce documentaire-fiction, *L'insoumise*, son œuvre tient une large place, commentée par elle bien sûr mais surtout récitée par plusieurs comédiens et mise en images de manière simple, dépourvue. L'ambition de ce film n'est pas tant de lever le voile sur la vie de cet écrivain secret que de nous faire découvrir son univers littéraire, la violence contenue ou débordante de ses personnages, souvent des marginaux de toutes sortes, et donner à entendre la richesse foisonnante de son écriture. Les repères biographiques sont réduits au minimum (la mention de quelques-uns des nombreux prix que Blais a remportés, entre autres le Médicis en 1966 pour *Une Saison dans la vie d'Emmanuel* ou l'évocation de son séjour aux États-Unis dans les années 60) pour laisser place aux propos de l'écrivain sur ses livres, qui veut nous fournir quelques clés de lecture et l'illustration des morceaux choisis. Souvent en plans fixes, sans véritable cohésion esthétique, parfois très collés au texte ou à d'autres moments plus poétiques que descriptifs, ces petites fictions viennent alimenter la vision singulière du monde chaotique et parfois violent de l'auteur. Jeannine Gagné a su éviter le piège de la biographie télévisuelle pour faire de *L'insoumise*

une évocation cinématographique simple et émouvante de l'œuvre de Marie-Claire Blais.

C'est également avec simplicité mais dans une forme particulièrement séduisante que Catherine Martin nous fait découvrir le magnifique restaurant Art déco du magasin Eaton du centre-ville de Montréal. Plus qu'une visite guidée, elle s'attarde surtout sur celles qui y travaillent ou y viennent comme clientes, souvent depuis de nombreuses années dans les deux cas. Avec *Les Dames du 9<sup>e</sup>* elle contourne admirablement tous les écueils qui auraient pu faire de ce documentaire une œuvre sans intérêt. Après avoir souligné qu'il s'agit d'une copie conforme de la salle à manger du paquebot Ile-de-France et qu'il fut inauguré en 1931; que les serveuses sont fières d'y travailler et que les clientes, souvent assez âgées, aiment y retourner parce qu'elles s'y sentent chez elles, que rajouter?

C'est ici que Catherine Martin fait merveille, portant sur ces femmes simples un regard chaleureux et tendre, les invitant à évoquer leurs souvenirs liés à cet endroit à la fois kitsch et raffiné. Elle réussit, avec élégance, à composer de magnifiques portraits de ces femmes qui, derrière la banalité apparente de leurs propos et un certain embarras d'être sous le feu des projecteurs, nous séduisent immédiatement.

Contrairement à la *Françoise Duchrocher*, waitress d'André Brassard, Catherine Martin ne cherche pas à dépeindre ces serveuses comme des victimes ou des clientes, des prisonnières d'une illusion de pacotille. Elle choisit plutôt de les magnifier grâce à des éclairages particulièrement soignés et, pour certaines d'entre elles, de les enrober dans un noir et blanc d'un grand de beauté, tout aussi magnifique que celui de ses films précédents, *Nuits d'Afrique* et *Les Fins de semaine*. Ces charmantes dames nous partagent, avec une naïveté parfois touchante — parfois trop appuyée — leur enthousiasme, tout en passant un peu vite sur leurs déceptions et une certaine lassitude. Chez les clientes, si certaines s'imaginent plus «riches», extirpées pour un temps de leur classe sociale en montant au 9<sup>e</sup>, d'autres, à mots couverts, confessent y venir pour briser une solitude parfois pesante. Encore là, Martin se fait respectueuse, préférant étirer les silences plutôt de transformer leurs témoignages en simples réquisitoires. Ce documentaire, parsemé de quelques scènes fictives sur le passé et le présent de ces «magasinières» qui viennent reprendre leur souffle au 9<sup>e</sup>, nous fait découvrir plus qu'un restaurant: c'est la fragilité et la douceur de celles qui l'animent et le fréquentent qui s'offre à notre regard.

## LA POSITION DE L'ESCARGOT

Réal. et scén.: Michka Saäl. Avec: Mirella Tomassini, Victor Lanoux, Dino Tavarone, Henri Chassé, Pascale Montpetit, Jude-Antoine Jarda. Image: Arthur E. Cooper. Montage: Natacha Dufaux. Musique: Jean Derome. Canada-France, 1998, 100 minutes. Cinéplex-Odeon

ANDRÉ LAVOIE

De plus en plus de cinéastes issus de ce que l'on nomme, dans le langage des fonctionnaires, les «communautés culturelles», prennent la parole et la caméra. Ils posent sur le Québec un regard parfois surprenant, regard chargé autant d'enthousiasme et de sollicitude que d'espoirs déçus et de frustrations. Aux voix des *L'Arbre*, Léa Pool et Marilu Mallet s'ajoute celle de Michka Saäl, réalisatrice notamment de *L'Arbre qui dort rêve à ses racines* et *Le Violon sur la toile*, deux documentaires qui ne sont pas sans liens avec son premier long métrage de fiction, *La Position de l'escargot*. Le parcours difficile de l'immigrant, son désir d'enracinement et la nostalgie d'un passé et d'un pays souvent embellis par le temps et la distance, autant de tiraillements et de défis dont témoigne la cinéaste, brayant les projecteurs sur elle dans *L'Arbre* ou se mettant à l'écoute de la violoniste Eleonora Turovsky dans *Le Violon*.

Comme dans *La Déroute* de Paul Tana, même si le principal protagoniste semble déployer bien des efforts pour s'intégrer à son pays d'adoption, le fossé demeure entier entre lui et les autres, communiquant, parfois avec une grande colère et de cruelles maladrotes, ce malaise de n'être pas vraiment d'ici ni tout à fait d'ailleurs. Myriam (Mirella Tomassini) n'est peut-être pas Italienne mais elle ne manque ni de panache ni de mordant. Juive nord-africaine qui

vit à Montréal depuis dix ans, celle-ci traverse une curieuse zone de turbulences, provoquée d'abord par sa rupture avec Théo (Henri Chassé) mais surtout par l'arrivée aussi subite qu'inattendue de Dédé (Victor Lanoux), ce père tant détesté qui l'a abandonnée alors qu'elle était encore enfant. Consolée par son amie Madeleine (Pascale Montpetit) et à la fois séduite et agacée par Lou (Jude-Antoine Jarda), un squatter jamaïcain qui la pourchasse jusque dans son lit, Myriam souhaite, au milieu de ce tourbillon, se réconcilier avec son passé, son père et son ex, des démarches qui ne se feront pas sans heurts, ni grimaces de dents.

Baignant dans les éclairages parfois bleutés d'Arthur E. Cooper et surtout dans une musique jazzée particulièrement inspirante signée Jean Derome, *La Position de l'escargot* se veut autant le portrait d'une femme à la croisée des chemins que celui d'une société métissée, traversée d'influences, de couleurs, de parfums et d'arômes qui ne lui sont pas nécessairement familières. Il y a quelque chose de touchant dans ce regard sur un Montréal devenu carrefour du monde où, malgré tout, il fait bon vivre.

À la lumière de ses films précédents, il est possible de dresser quelques parallèles avec le parcours de la cinéaste tout comme on peut supposer que la figure de Myriam est en quelque sorte son alter ego ou du moins, son porte-parole. Rien de mal à cela mais après avoir bâti un personnage aussi complexe, contradictoire et imprévisible, passant d'un instant à l'autre du rire aux larmes, il aurait fallu une comédienne avec plus d'aplomb pour le défendre sans fausses notes. Malheureusement, Mirella Tomassini affiche de cruelles faiblesses alors que tout le film repose presque exclusivement sur ses frères épaules. Son jeu demeure peu convaincant et parfois même franchement insupportable, surtout dans les

scènes de bagarres verbales avec son père, campé par un Victor Lanoux déboussaie dont le métier et l'assurance éclairent cruellement les limites de l'actrice. Même chose aux côtés de Pascale Montpetit dont la présence attachante nous fait regretter qu'elle ne passe ici qu'en coup de vent.

On pourra pardonner à Michka

Saël un scénario parfois confus et quelques maladrotes (les recherches sans trop d'efforts de Dédé pour retrouver sa fille et le personnage de Lou qui frôle la caricature) mais le choix de son actrice principale, même si elle possède le physique de l'emploi, apparaît discutable et diminue grandement l'impact de son film.

CINÉMA

## En position fragile

du 10 au 19 décembre 1998  
et du 5 au 10 janvier 1999

théâtre du rideau vert présente en collaboration avec LE DEVOIR

GRACE ET GLORIA

«Toute la beauté de la vie!»  
Tom Ziegler

Traduction: Michel Tremblay Mise en scène: Denise Filiatrault

Linda Sorgini et Viola Léger

RÉSERVATIONS: 514-844-1793  
4664, rue St-Denis - Métro Laurier  
www.rideauvert.qc.ca

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE: CAROLE CAOQUETTE  
DÉCORS: GUY NEVEU  
COSTUMES: ANNE DUCEPPE  
ÉCLAIRAGES: MICHEL BEAULIEU  
CONCEPT SONORE: LARSEN LUPIN  
ACCESSOIRES: JEAN-MARIE GUAY

Reprise exceptionnelle

PUBLICIS BCP Omni SPEXEL

« Cette production est un véritable petit chef-d'œuvre transpirant le plaisir et l'invention. (...) Mentire est un feu roulant qui fait craquer la salle à tout instant. »  
Michel Bélair, *Le Devoir*

Une création du Théâtre de la Vieille 17 (Ottawa) et du Théâtre populaire d'Acadie (Caraquet)

Idéation et mise en scène: Robert Bellefeuille  
Assistance à la mise en scène: René Cormier  
Texte: Louis-Dominique Lavigne et Robert Bellefeuille

Avec: Esther Beauchemin, GINETTE CHEVALIER, Luc LeBlanc, Luc Thériault, Yves Turbide

Les concepteurs: Luc Rondeau, Luce Pelletier, Carole Caouette, Jac Gautreau, Guy Freixe, Philippe Pointard, Diane Fortin

Du 10 au 22 novembre 1998  
Les samedis et dimanches à 15 h

la Maison théâtre

Billets en vente (514) 288-7211

245, rue Ontario Est Métro Berri-UQAM 514 790-1245 1 800 361-4595

ALCAN LE DEVOIR P TVA

théâtre du rideau vert

en coproduction avec le Théâtre français du NATIONAL ARTS CENTRE CENTRE NATIONAL DES ARTS

PIERRETTE ROBITAILLE, FRANÇOIS PAPINEAU, SYLVIE MOREAU, CARL BÉCHARD, NORMAND LÉVESQUE, FRANÇOIS TASSÉ, DENIS ROY, DANIELLE LORAIN, JEAN ASSELIN, VINCENT GIROUX, DENYS PARIS, VIVIANE PACAL, CHRISTIAN THOMAS, GINA COUTURE, SASHA DOMINIQUE, JEAN-RAYMOND CHÂLES

Du 3 au 28 novembre 1998

9 DERNIÈRES REPRÉSENTATIONS

OMNI LA PRESSE TVR SPEXEL

# Le miroir du mot à mot

Le Nouveau Théâtre expérimental propose de passer le reste de l'année, jusqu'à Noël, ou presque, dans un Temple des mots, où seront célébrés la lecture du roman, l'écoute du conte, la parole poétique et puis le théâtre, évidemment. Un théâtre d'hommage aux mots, à tous les mots, aux mots aimés, comme «gourgandine», aux détestés, comme «processus», aux mots écrits, aux mots démodés et au silence aussi.

STÉPHANE  
BAILLARGEON  
LE DEVOIR

Alors il fait quoi le Nouveau Théâtre Expérimental (NTE)? Il expérimente de nouvelles formes théâtrales, encore et toujours, évidemment. Ce lieu de création est né pour jouer avec les limites de la scène et il n'arrête pas depuis trois décennies de franchir audacieusement les frontières.

La transgression se fait souvent dans le cadre d'une série précisément et pompeusement intitulée «Études théâtrales» — on est à l'UQAM ou quoi? Il y a eu *Autour de Phèdre*, *La Voix d'Orphée*, *Violoncelle et Voix* et puis *Lumière*, l'an dernier. À compter de cette semaine, l'équipe de joyeux dingues repart en course à la création en transformant l'Espace libre en *Temple des Mots*, et rien de moins. Le

sanctuaire du verbe va accueillir des soirées romanesques, des contes autour d'une table, de la poésie en direct et puis une pièce intitulée *Les Mots*. Une création, trois activités et bientôt un nouveau numéro du journal du NTE *L'Organe*, lancé l'an dernier... décidément, ces explorateurs ne manquent pas de découvertes.

«Lumière a été présenté l'hiver dernier, en pleine crise du verglas et certaines représentations ont été annulées, pour cause de black-out, ce qui est tout de même paradoxal et assez marrant», raconte Jean-Pierre Ronfard, pivot du NTE, quand on le questionne sur la genèse du nouveau projet. «Après ça je me suis dit qu'on avait déjà fait beaucoup, sur la musique, sur la voix, sur le mouvement et la lumière, mais qu'on n'avait encore rien fait sur les mots, comme objet théâtral, et qu'il se serait donc temps de s'y attaquer. Alors voilà, c'est fait.»

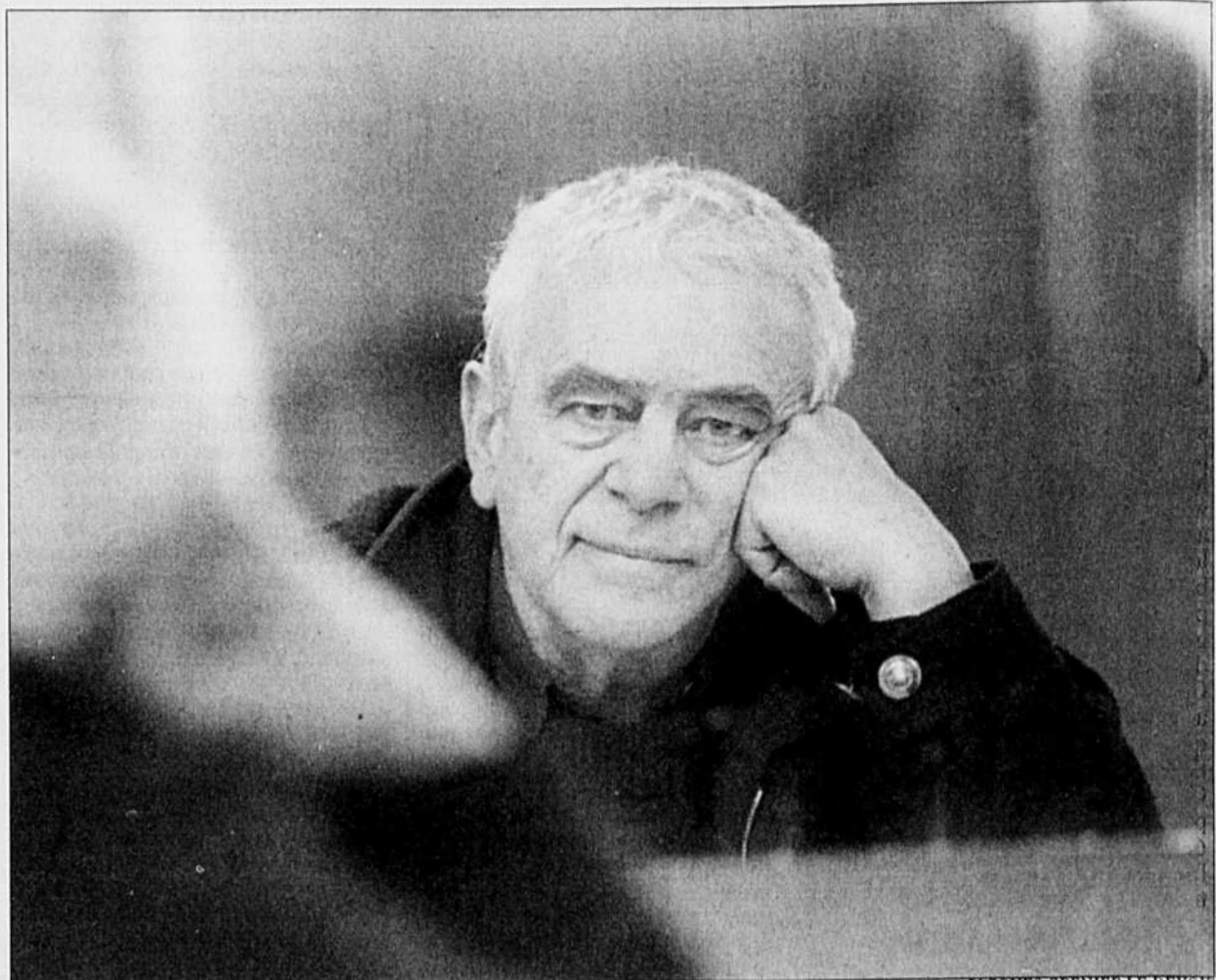
Pour *Lumière*, le metteur en scène-acteur-écrivain-touche-à-tout, s'était associé avec l'éclairagiste Sylvie Morissette, devenue auteure et même comédienne pour l'occasion. Cette fois, Ronfard a choisi de bosser sur le thème des mots avec Sylvie Daigle. Une écrivaine? Une poète? Une dramaturge méconnue? Nenni, nenni: Sylvie Daigle est tout simplement la graphiste de l'Espace libre depuis une douzaine d'années et c'est déjà une maudite bonne idée, non, que de monter un spectacle sur les mots avec une spécialiste de la matérialité du langage?

«C'est ça qui m'a attiré: elle aime le sens des mots, elle aime l'écriture, mais elle travaille sur la réalité concrète des mots», résume Ronfard. «Plus récemment, j'ai monté les Cahiers, qui racontent toute l'histoire du Nouveau Théâtre Expérimental, enchaîne Daigle. Ça m'a permis de me plonger dans cette aventure si particulière. En plus, dans l'exercice de mon métier, je me permets parfois d'intervenir dans les textes, de passer des commentaires sur le contenu. Le graphisme, ce n'est pas qu'une mise en forme des mots: c'est l'art de bien servir le texte.»

«Processus», dit-il...

Ce tandem tout de même atypique a donc conçu le spectacle. Chacun a donné son opinion. Ronfard a «fait des petits dessins». Daigle a «écrit des textes». Et au bout du compte, le monsieur a rédigé le texte, tandis que la dame a pris en charge le visuel. «Malgré mon métier, j'ai finalement proposé quelque chose de très architectural, dit la graphiste. C'est-à-dire que j'ai créé un vrai temple des mots.»

Les cloisons du temple de la scène sont entièrement recouvertes de mots calligraphiés, des mots aimés, que l'on retrouve déjà sur le programme: bételgeuse, perluètes, gourgandine, sédiments, mouillure, sofa, an-



Jean-Pierre Ronfard: «On n'avait encore rien fait sur les mots, comme objet théâtral, et il était donc temps de s'y attaquer. Alors voilà, c'est fait.»

thraxite, salmigondis, constrictor, palatale... Autour de ce décor linguistique, de petits pupitres d'écolier forment la salle. C'est que l'argument des *Mots* s'ouvre naturellement sur une dictée. Une dictée donnée par un professeur «un peu pédant, un peu rétrograde, aimablement ridicule, mais

passionné par la linguistique». Puis le prof se met à penser à ces mots, à réviser autour des mots. Et finalement, les illustrations scéniques de ses divagations imaginatives s'enchaînent les unes aux autres. «Cela demeure donc un spectacle sur le sens des mots, dans un décor sur la forme des

mots», résume Sylvie Daigle.

C'est simple, mais ça devrait permettre d'examiner les mots sous différents caractères. Par exemple, le ton du discours, une simple expression comme «Bonjour chéri», prononcée de différentes manières. Ou encore les mots tabous. Ou ceux qui noient et ceux qui manquent. Ou carrément le silence. Et puis les mots détestés. La haine de certains mots même.

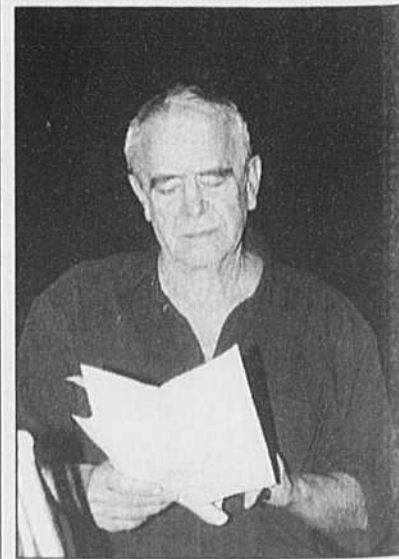
En citant ce cas, Jean-Pierre Ronfard en récite quelques-uns, avec dédain. Il dit: «Processus de paix. On n'a pas idée. Ça devient dégueulasse. On ne veut plus entendre ça.» Et dire que tout ces mots scandaleusement vides seront prononcés à l'Espace Libre alors que la campagne électorale, où on abuse de la langue de coton, sera dans son dernier droit...

Cela dit, il n'a jamais été question que la graphiste joue, comme l'avait fait l'autre Sylvie, l'éclairagiste. La distribution rassemble plutôt Martin Dion, Pascale Montpetit, Marcel Pomerlo, Emmanuel Jimenez, Marie-Josée Picard et Ronfard lui-même.

Il n'y a pas qu'eux et il n'y a pas que ça. Tous les lundis, à 20h30, jusqu'à Noël, dans le cadre des *Soirées romanesques*, la comédienne Alexandrine Agostini lit à Suzanne Jacob, en quatre épisodes successifs, le roman *L'Obéissance*, ... de Suzanne Jacob. Tous les jeudis, vendredis et samedis, à 22h30, Patrick Peuvion, André Lemelin et Anne Dandurand racontent des histoires. Tous les vendredis et samedis, à 17h30, *Le Poète fait du chapeau* permet au récitant Christian Vézina de jouer au virtuose de la mémoire. «On voulait faire un petit spectacle et finalement, au grand désespoir, on se retrouve avec quelque chose de grand», ne se désolé pas Ronfard.

L'ensemble est imposant, mais chacune des parties demeure simple à souhait. Le metteur en scène précise d'ailleurs en avoir assez des gros shows, de ce qu'il nomme un peu ironiquement le «déploiement de la matière spectaculaire». «Je suis un peu fatigué des effets et en principe, même si j'admire le travail de gens comme René-Richard Cyr, Dominique Champagne ou ma fille [Alice Ronfard]. Alors là, j'ai voulu établir un rapport intéressant entre le jeu et les mots. Dans ce spectacle il ne s'agit donc que de mots.»

Et c'est tout? Le Nouveau Théâtre Expérimental n'a donc rien de plus audacieux à proposer? «Ce qu'on veut faire avant tout, c'est entendre les mots, conclut Jean-Pierre Ronfard. On veut que le comédien soit un porte-parole. Nous n'avons conservé qu'un seul effet de lumière et un seul effet musical. Il n'y a même pas de costume. On n'est même pas en situation non plus: c'est un mot qui commence et les numéros s'enchaînent sans mise en situation.»



Jean-Pierre Ronfard en a assez des gros shows, de ce qu'il nomme un peu ironiquement le «déploiement de la matière spectaculaire».

Ceci est une annonce

Du 23 novembre au 19 décembre 1998, le Nouveau Théâtre Expérimental envahit Espace Libre et le transforme en temple des mots avec

## Les Mots

UNE ÉTUDE THÉÂTRALE DE  
Jean-Pierre Ronfard ET Sylvie Daigle

AVEC  
Martin Dion  
Emmanuelle Jimenez  
Pascale Montpetit  
Marie-Josée Picard  
Marcel Pomerlo  
Jean-Pierre Ronfard

DIRECTION TECHNIQUE  
Pierre Charbel Massoud

Du mardi au samedi à 20h30 Entrée: 15\$

et aussi

Les soirées  
romanesques

Tous les lundis à 20h30

Alexandrine Agostini

lit à Suzanne Jacob — en 4 épisodes successifs —  
le roman de Suzanne Jacob, *L'Obéissance*.

Entrée: 5\$ Forfait 4 soirées: 15\$

&

Contes autour  
d'une table

Tous les jeudis à 22h30

Patrick Peuvion raconte *Les histoires de la rue de Lorimier* de Gaétan Lavoie

Tous les vendredis à 22h30

André Lemelin raconte  
*Contes inventés de l'Abitibi* d'André Lemelin

Tous les samedis à 22h30

Anne Dandurand raconte  
*Contes à fleur de peau* d'Anne Dandurand

Entrée: 10\$

&

Le poète  
fait du chapeau

Tous les vendredis et samedis à 17h30

Christian Vézina dit des poèmes  
tirés au sort par le public.

Entrée: 10\$

Le temple des mots

DU 23 NOVEMBRE AU 19 DÉCEMBRE 1998

RÉSERVATIONS: 521-4191

UNE PRODUCTION DU  
Nouveau Théâtre Expérimental

espace libre  
1945 Fullum  
métro Frontenac

LE DEVOIR

VOIR

le nouveau théâtre  
NTE  
expérimental



Une production En collaboration avec

Le Théâtre du  
Nouvel-Ontario

THÉÂTRE  
ESPACE  
LA VEILLÉE

Le Théâtre Espace la Veillée

présente

du 25 novembre au 5 décembre, 20h

## Le Moine

D'après le roman de  
Matthew Gregory Lewis

Réservation:

526-6582

VOIR

Pierre Collin  
Pierre Lebeau  
Alexis Martin

Gabriel Gascon  
Henri Chassé  
Marie Michaud

## MAÎTRES ANCIENS

de Thomas Bernhard

adaptation et mise en scène  
Denis Marleau

4  
Masques



«Les interprètes prennent un plaisir manifeste à jouer, et l'on sait qu'il n'est rien de plus contagieux que l'état joyeux de l'acteur tout à sa tâche.»  
J.P. Leonardini, l'HUMANITÉ, Paris, juillet 1996

Une création du Théâtre UBU  
en coproduction avec le Théâtre français du CNA  
et le Festival de théâtre des Amériques

assistance à la mise en scène Michèle Normandin  
décor Claude Goyette, costumes Lyse Bédard, éclairage Guy Simard  
musique originale Denis Gougeon, conseiller littéraire Stéphane Lépine

du 11 novembre au 5 décembre  
vendredis à 20 h, samedis à 16 h

Billetterie  
514 253-8974

BILLETTS  
514 798-1245  
1 800 361-4595

THÉÂTRE  
DENISE-PELLETIER

LE DEVOIR

accès  
22% de réduction  
les samedis

4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal  
Papineau ou Viau, autobus 34 Pie IX, autobus 139 com@denise-pelletier.qc.ca www.denise-pelletier.qc.ca

LES ARTS

THÉÂTRE JEUNESSE

# Le difficile combat du théâtre francophone hors-Québec

*Ils y parviennent; ils arrivent même ici avec des productions exceptionnelles; mais ils y mettent le prix!*

VINCENT DESAUTELES  
CORRESPONDANT  
DU DEVOIR À QUÉBEC

C'est la première fois cette année que le Théâtre de l'Escaouette se produit sur une scène québécoise. Pourtant, la compagnie basée à Moncton, Nouveau-Brunswick, existe depuis vingt ans, joue en français pour les enfants depuis ses débuts, pour les adultes depuis cinq ans, et tourne régulièrement dans le réseau des provinces maritimes, en Ontario et même en France à l'occasion. Mais ce n'est que cette année que ce théâtre acadien investit le Québec avec une pièce pour jeune public, *Pépère Goguen, gardien de phare*, à l'invitation de la compagnie de production des Gros Becs, de Québec.

Les situations différentes selon qu'on soit en Ontario ou dans la péninsule acadienne

réseaux du partenaire français. Les situations diffèrent cependant selon qu'on soit en Ontario ou dans la péninsule acadienne. A Moncton, d'affirmer Marcia Babineau, les comédiens arrivent à vivre en jouant exclusivement en français; elle-même n'a jamais senti le besoin de s'exiler pour vivre de son art. La coproduction, si elle s'avère une voie privilégiée, n'est pas tant un facteur de survie que de développement. Autre son de cloche du côté d'Ottawa: «*Ce qui est difficile pour nous, confie Annick Huard, c'est l'accès aux ressources humaines, les acteurs entre autres. La plupart jouent dans les deux langues, mais s'ils sont bons, ils finissent par partir pour Montréal. C'est le même problème avec les scénos-*

*graphes, les musiciens: quand on ne peut pas avoir ces ressources-là sur place, on peut les faire venir de Montréal, mais c'est toujours plus onéreux. Ce n'est peut-être pas ça la raison ultime, mais pour nous, la coproduction s'avère incontournable: elle est peut-être plus difficile à gérer, mais on en retire tellement d'avantages que c'est devenu une seconde nature.*»

**PÉPÈRE GOGUEN, GARDIEN DE PHARE**  
de Jean Péronnet  
présenté à la salle Multi de Méduse  
le dimanche 22 novembre à 15h

**MENTIRE**  
de Louis-Dominique Lavigne  
présentée à la salle Multi de Méduse  
samedi 28 novembre à 19h et  
dimanche 29 novembre à 15h

**Voisin lointain**

Il aura donc fallu attendre vingt ans pour venir au Québec, chez le voisin? Marcia Babineau, directrice générale et artistique du théâtre de l'Escaouette, metteuse en scène de *Pépère Goguen*... ne s'en formalise pas. Elle admet sans dépit que «*le Québec a toujours été un marché assez difficile à percer*». Les compagnies de théâtre pour jeune public y sont nombreuses, leurs productions de qualité, et le réseau naturel de tournée de l'Escaouette l'a plutôt mené vers l'Atlantique.

En fait, ce n'est que depuis peu que le théâtre de l'Escaouette pense à s'ouvrir davantage à d'autres marchés. Fondé en 1978 par la première génération de finissants du bac spécialisé en art dramatique de l'Université de Moncton, le Théâtre de l'Escaouette a choisi d'emblée le théâtre jeune public, d'abord parce que les étudiants avaient bénéficié d'une spécialisation en la matière pendant leurs études, ensuite parce que le réseau scolaire leur ouvrait grandes ses portes.

«*Escaouette*» a beau être un nom tiré du patrimoine acadien (l'Escaouette est une danse typique de la fête de la Chandeleur), la compagnie se défend bien de donner dans le folklore: «*Nous avons toujours essayé de nous ancrer dans la modernité, estime Marcia Babineau. Notre mandat en est un de création; nous avons toujours voulu faire connaître la dramaturgie acadienne qui, en fait, est pratiquement née avec nous.*»

Ce n'est qu'en 1993 cependant que le Théâtre de l'Escaouette ira de l'avant avec un volet pour adultes en montant et en accueillant des créations originales. «*C'est à partir du moment où on a accueilli des productions québécoises qu'on a pu créer des liens. Depuis ce temps, nous sommes en expansion. C'est une bonne période actuellement: il y a beaucoup d'effervescence et il se fait de plus en plus de coproductions. Excusez l'expression mais avant, j'ai l'impression qu'on est resté dans notre trou...*»

Coproduction: le mot magique qui ouvre aujourd'hui bien des portes. «*À partir du moment où on a senti venir les compressions budgétaires, il a fallu trouver des solutions. La coproduction en est une. Elle permet aussi d'ouvrir des marchés; on sent une ouverture avec les autres francophonies*», constate la directrice du Théâtre de l'Escaouette. Le prochain projet du théâtre acadien, une pièce pour public adulte intitulée *Exils*, se veut d'ailleurs une coproduction avec le Théâtre Sortie de Secours, de Québec, et le Théâtre franco-ontarien de la Vieille 17, basé à Ottawa.

**Incontournable coproduction**

La mise en commun des ressources en a séduit plus d'un. Au Théâtre de la Vieille 17, justement, la coproduction est au centre du développement des projets depuis un moment déjà. La compagnie d'Ottawa donne dans la création elle aussi, pour adultes et pour enfants, depuis 19 ans. Jamais elle n'aurait pu produire un spectacle de l'envergure de *Mentire*, une pièce pour jeune public qui tourne à Montréal et à Québec ces temps-ci, sans l'apport de partenaires aussi éloignés que le Théâtre Populaire Acadien, de Caraquet, ou le Théâtre du Frêne, de Paris. «*Ça apporte une aide au niveau financier et ça donne effectivement accès à d'autres réseaux de diffusion*, concède Annick Huard, directrice administrative de la Vieille 17; *mais ça permet aussi, au plan artistique, de créer des liens, d'échanger des idées, des expertises.*» Ainsi, pour *Mentire* (voir *Le Devoir* du 9 novembre dernier), qui s'inspire de la commedia dell'arte, les comédiens ont pu bénéficier d'ateliers de jeu avec masque dispensés par l'expert Guy Freixe, du Théâtre du Frêne. De même, la pièce a été jouée 37 fois au Nouveau-Brunswick avant de revenir à Ottawa; après Montréal et Québec, elle pourra aussi s'envoler pour la région parisienne où elle profitera des

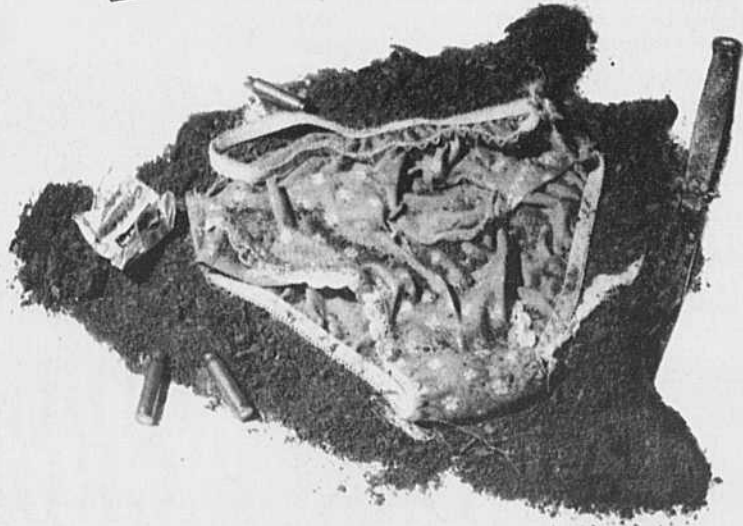


Luc Thériault et Esther Beauchemin dans *Mentire* de Louis-Dominique Lavigne

## la femme comme champ de bataille

de **matéï visniec**  
du 17 novembre au 13 décembre 1998

CARTES ABONNEMENTS  
DISPONIBLES  
526-6582



THÉÂTRE  
ESPACE  
LA VIEILLE

une production le groupe de la veillée, présentée dans le théâtre intime. mise en scène claudie lemieux. avec tania kontoyanni et cary lawrence. scénographie et éclairages claudie goyette. bande sonore et images philippe laliberté.

1371, rue ontario est, réservations 526-6582, réseau admission 790-1246



PUBLICITE SAUVAGE



Pour Annick Huard, directrice administrative de la Vieille 17, la coproduction «permet aussi, au plan artistique, de créer des liens, d'échanger des idées, des expertises.»

FRANCOIS DUFRENE

1 877 OSM-AIDE

OSM  
ORCHESTRE  
SYMPHONIQUE  
DE MONTRÉAL  
CHARLES DUTOIT

L'OSM  
ne peut jouer  
sans vous...

# CIE MARIE CHOUINARD

## les solos 1978-1998

En un soir,  
20 ans de chorégraphies...  
audacieuses, superbes,  
uniques!

«*Le show à voir à Montréal!*» Valerie Letarte, CBF, 22 octobre 1998

**SUPPLÉMENTAIRES  
JUSQU'AU 4 DECEMBRE**  
PRIX ÉTUDIANTS ET GROUPES : 843-9036

«*...20 years later Chouinard's stuff still hits you in the gut... I urge you to partake in this mindblowing evening.*» Alyson Vishnovska, Mirror, 5 novembre 1998

DU 21 OCTOBRE AU 8 NOVEMBRE À 20 h 00  
(LES DIMANCHES À 14 h 00) GUICHET 847-6226 ADMISSION 790-1245

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL 185, rue Sainte-Catherine Ouest  
Québec :: Métro Place des Arts

LES ARTS

DANSE

# Le parcours éclaté d'un créateur prolifique

*Le Mark Morris Dance Group prend d'assaut la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts, dès jeudi prochain*

Mark Morris, le chorégraphe américain qui a succédé à Béjart à Bruxelles, a la réputation d'être peu conventionnel, mais très accessible. La force principale de ses chorégraphies émerge de son rapport avec la musique. Avec son groupe, il présentera et dansera lui-même quatre pièces, parmi les plus populaires de son répertoire, *Grand Duo*, *A Spell*, *I Don't Want to Love* et *The Office*, créées en 1993 et 1994.

GUYLAINE MASSOUTRE

La grande salle montréalaise inaugure sa série des Grands Contemporains que présente Lawrence Rhodes, directeur artistique des Grands Ballets Canadiens, avec un des chorégraphes américains les plus en demande, Mark Morris. «Les pièces que je vais présenter, explique le chorégraphe, n'ont jamais été montrées à Montréal et, comme je ne les livre que sur de la musique live, elles constituent un bon échantillon de mon travail», précise encore Morris. Pour le spectateur comme pour le chorégraphe, le rendez-vous avec la musique du piano et du violon comptera tout autant que la performance des danseurs.

Car la musique est le point de départ de toutes les créations de Mark Morris. Il passe avec aisance de John Wilson, un compositeur anglais de l'époque baroque à Lou Harrison, «un génie qui connaît bien la musique orientale — japonaise, indonésienne et coréenne — et qui compose une musique d'une extrême beauté, très riche et complexe», précise-t-il. Outre ce jeune Californien de quatre-vingt-un ans, Morris revisite aussi Monteverdi et Dvorak. Étonnant mélange, où Cupidon en tutu tirera ses flèches à diverses époques.

Est-ce dire que sa danse est classique? «Mes danseurs sont des professionnels entraînés de différentes manières, classique et contemporaine; ma gestuelle utilise une palette variée, pour exprimer de multiples façons de danser».

La fantaisie de Mark Morris et l'étendue de sa curiosité fascinent. C'est encore le même homme qu'on retrouve sur scène, interprète de ses propres chorégraphies. «Je n'improvise jamais en scène. Je m'instruis et m'enseigne en même temps».

Egalement directeur de compagnie, il se défend de vouloir prôner un quelconque idéal. «Je suis contre tout engagement idéologique. C'est la musique qui m'attire, et je cherche à faire partager cette émotion au public. Plus qu'un divertissement, c'est une expérience artistique profonde». Sa seule ambition est une exigence élevée de qualité.

**Feu sacré**

Né à Seattle en 1956, Mark Mor-



TOM BRAZIL

*Grand Duo*, une des quatre pièces au programme du Mark Morris Dance Group, à la Place des Arts.

ris monte vite sur les planches. À treize ans, il produit ses premières chorégraphies. Le flamenco, puis les techniques du ballet jazz et de la danse moderne, surtout celles de Martha Graham, l'inspirent. Il traverse les années 70, si fructueuses pour la danse contemporaine américaine. On pense aux chorégraphes Paul Taylor, Robert Joffrey, Jerome Robbins, Eliot Feld, Twyla Tharp, Trisha Brown qui percent. Mais c'est le *Concerto baroque* de George Balanchine qui éveille son feu sacré.

Après un séjour en Europe, en 1973, il s'installe à New York, où des groupes plus marqués par la gauche de Greenwich Village — Judson Dance Theatre, Grand Union — ex-

prolent un art conceptuel, dans lequel l'émotion refait surface au cours des années 80. Mark Morris signe alors une chorégraphie à succès pour l'American Ballet Theatre, avec le flamboyant Baryshnikov. Il danse pour le Eliot Feld Ballet, le Lar Lubovitch Dance Company, Hannah Kahn et le Koleda Balkan Ensemble. Et parmi d'autres créateurs, ses mondes intimes glissent du pop à la culture indienne, de la contre-culture ur-

**La musique est le point de départ de toutes les créations de Mark Morris**

baine à son amour profond du baroque. En 1984, il a dansé deux solos à Tangente, dont une création intitulée *O Rangasayee*, dans le cadre d'un échange qui a permis notamment à Ginette Laurin et à Lucie Grégoire de se faire connaître à New-York.

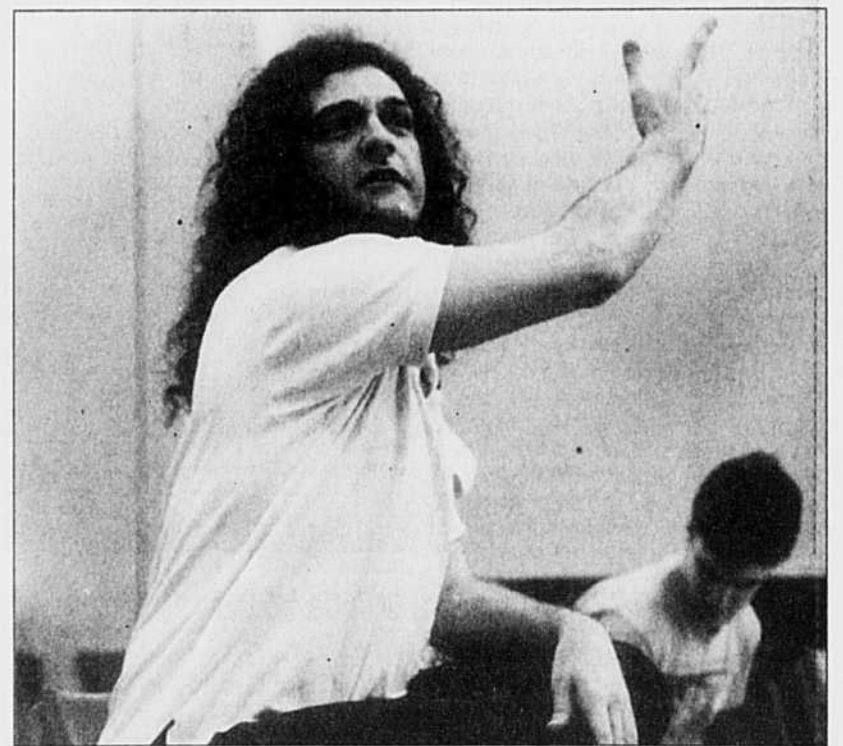
En 1988, sur la recommandation de Peter Sellars, il succédait au célèbre Maurice Béjart, au Théâtre Royal de la Monnaie, à Bruxelles. Cet inconnu de 32 ans ar-

riva avec ses douze danseurs alors mal payés, l'air effronté et avec un enthousiasme sans pareil. Volontiers extraverti, révolté et insouciant, il a inscrit son humour et son rire dans sa danse, séduisant la capitale aux mœurs conservatrices durant trois ans.

Depuis, le Mark Morris Dance Group se produit un peu partout. Même à la télévision américaine, le produit culturel marche bien. Il est venu à Ottawa, lors d'une tournée en 1990. Puis, en 1992, le chorégraphe était invité aux Grands Ballets Canadiens où il a créé deux pièces; c'est de cette époque que date notre photo ci-contre où on voit Morris en pleine répétition.

Après un opéra de Gluck en 1997, il monte en 1998 une comédie musicale sur Broadway, intitulée *The Capeman*.

Dans sa danse, il continue de dénoncer les hypocrisies, tandis que sa vision du corps s'est approfondie. Ses thèmes sont devenus de plus en plus éclectiques et portent maintenant sur la sexualité, la vulnérabilité, le couple et le sida.



FRANCINE GAGNON

Mark Morris en répétition

**O VERTIGO EN DEDANS**

CHORÉGRAPHIE GINETTE LAURIN

2 au 5, 8 au 12 décembre 1998 20h

RENCONTRE AVEC LES ARTISTES APRÈS LES REPRÉSENTATIONS DES 4 ET 11 DÉCEMBRE

4890, Boulevard Saint-Laurent  
Montréal (Québec)  
Téléphone : 514.845.4890  
Réseau Admission : 514.790.1245

**SALLE DU THÉÂTRE ESPACE GO**

« Du mouvement pur et rapide, novateur et évocateur... »  
The Toronto Star

« Rien d'étonnant que le public ait bondi : rarement voit-on une œuvre aussi admirablement réalisée... »  
Ottawa Citizen

**EN PREMIÈRE À MONTRÉAL!**

Une commande du Département de la culture de la capitale d'État Munich, une production de Joint Adventures, une association d'O Vertigo.

LES ARTS du Maurier PRÉSENTENT

**Les dix commandements**

UNE ŒUVRE CHORÉGRAPHIQUE DE HAROLD RHÉAUME INTERPRÈTES Éric Bernier, Lucie Boissinot, Sophie Corriveau, Daniel Firth, Patrick Lamothe, Jacques Moisan, Natalie Plante, Maud Simoneau, Dave St-Pierre et Suzanne Trépanier MUSIQUE ORIGINALE LG Breton ÉCLAIRAGES Marc Parent

DU 18 AU 22 NOVEMBRE 1998 À 20H 175, Sainte-Catherine Ouest, Métro Place-des-Arts

Réervations (514) 842-2112 Réseau Admission (514) 790-1245 Abonnements et groupes (514) 525-3595

Le 19 novembre, jeudi-causerie: Manon Levac anime une rencontre avec les artistes.

Les grands Ballets Canadiens et BANQUE LAURENTIENNE présentent

« (...) un des grands chorégraphes de notre époque. »  
- Mikhail Baryshnikov

**MARK MORRIS DANCE GROUP**

26, 27, 28 novembre 1998

SALLE WILFRID-PELLETIER PLACE DES ARTS (514) 842-2112

ADMISSION : 790-1245 INFO-ARTS BELL : 790-ARTS GROUPES : 849-8681

LES ARTS

DESIGN

# Le monde est rond

CHRISTIAN RIOUX  
CORRESPONDANT  
DU DEVOIR À PARIS

Saint-Étienne — «Design-moi une orange». C'est ainsi qu'on aurait pu intituler la première biennale internationale de design, qui s'est tenue la semaine dernière à Saint-Étienne, près de Lyon. Réunissant la production de 50 pays, elle permettait de saisir en un coup d'œil et en quelques heures ce que trament ceux qui, dans l'ombre, dessinent aussi bien notre mobilier que nos brosses à dents.

Eh bien, tenez-vous-le pour dit, les meubles comme les brosses à dents font dans la courbe, le lisse, le fluo et l'évanescence. Tout est rond et tient bien en main dans le merveilleux monde du design occidental qui ne s'est toujours pas remis du succès du IMac, cet ordinateur Macintosh dessiné par Jonathan Ive et qui se vend en grande partie pour ses cambrures et ses couleurs douces.

Non seulement la terre et les ordinateurs sont-ils ronds comme une orange, mais les cafetières, les ustensiles et les fauteuils aussi. Jusqu'aux frigos que l'Italien Roberto Pexxatta, designer chez Zanussi, s'amuse littéralement à faire onduler comme une vague. Baptisé Oz, le réfrigérateur en question ressemble à un personnage mythique qui serait venu d'une autre planète. Le designer reconnaît avoir voulu réhabiliter «le gros blanc» de l'électroménager et lui donner une apparence confortable et conviviale.

«Confortable» et «convivial», deux mots clés du design d'aujourd'hui. Aux lignes droites et froides d'une autre époque ont donc succédé des notions de confort et de bien-être. Du coup, l'objet s'est arrondi, ses lignes se sont adoucies, plus rien en lui qui irrite ou qui accroche. Les surfaces sont lisses, presque veloutées, et ne laissent place à aucune rugosité. Des couleurs, oui. Mais rien qui éblouisse ou qui choque l'œil. Il ne suffit plus que les brosses à

dents évitent les caries, elles doivent épouser le creux de la paume et se fondre à leur utilisateur. À l'heure des manipulations moléculaires, on parle même de «biodesign».

**Domestiquée**

Des dizaines d'objets semblent répondre à cet impératif absolu, du stylo IMac, rond et lisse, au flacon de parfum Innocence, qui tient dans la paume, en passant par les ustensiles de Patricia Bowles, qui épousent la marque des doigts, et les carreaux de céramique qui ondulent de l'école Becksmans de Stockholm... sans oublier le bol de toilette de Olive Design, qui moule parfaitement les fesses.

L'école cantonale d'art de Lausanne a même inventé un téléphone qui ressemble à un animal en peluche et qu'on voudrait prendre dans ses bras la nuit. Histoire de ne pas rater un appel urgent. Est-ce pour faire un clin d'œil à cette tendance du design occidental que le Barcelonais Victor Juan Arrufat, qui fabrique des lampes avec des sacs d'épicerie renversés, cite *Les Choses* de Benjamin Pérec.

«Il leur semblerait qu'une vie entière

re pourrait harmonieusement s'écouler [...] entre ces objets parfaitement domestiqués.»

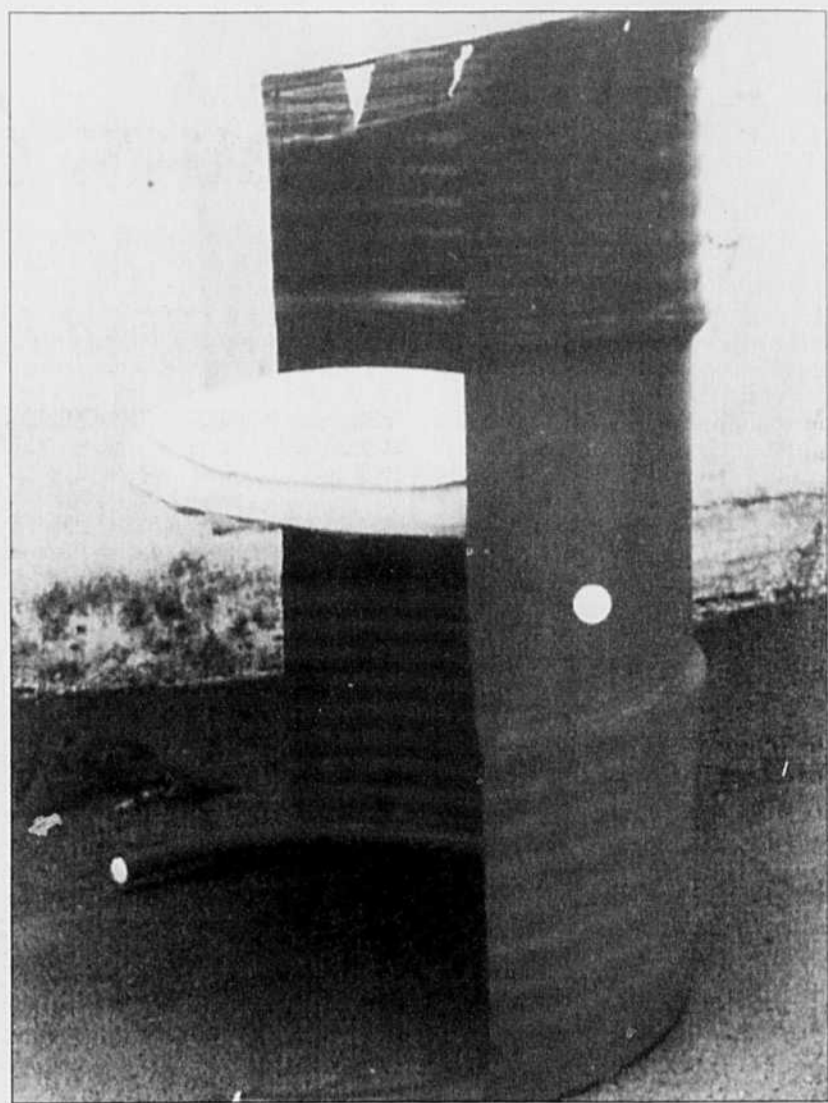
Domestiquée, voilà à quoi ressemble la production occidentale, au point que tout finit par se ressembler, du baladeur au pare-chocs de voiture. Pas qu'il faille nécessairement s'asseoir sur des clous, ou porter des gants faits en punaises (comme ceux de la Karel De Grote-Hogeschool d'Anvers), mais un peu de piquant ne ferait pas de tort. Pour rompre cette monotonie, il faut gagner des contrées plus sauvages où le dénuement force parfois à faire marcher son imagination.

La production africaine brille en effet tant par son originalité que par son intelligence. On se bidonne justement devant les chaises du Togolais Kossi Assou faites dans de vieux bidons d'essence. Ou encore devant ces tabourets-marmites constitués de coussins posés sur de véritables marmites. Même originalité du côté de ces armoires en tôle ondulée sur châssis de bois réalisées par François Kiéné du Burkina Faso. En prime, le designer y a posé des autocollants qui parlent de Dieu.

Ceux qui veulent plonger dans l'étrange et le bizarre peuvent aussi chercher l'inspiration du côté des lampes de l'Italien Bruno Petronzi, faites avec des avertisseurs de voitures. Le délire n'est pas loin avec le Hongrois Shaya Taofik, qui a fabriqué toute une collection de narguilles en récupérant des lampes-écrans de téléviseurs, des néons et des ampoules usagés. Il y en a de toutes les dimensions.

Le Québec était représenté à cet événement exceptionnel par Nathalie Morin et Serge Tardif du Centre de design de l'UQAM. Leur «lampe forme» en merisier, qui semble prête à s'envoler, ne manque pas d'originalité.

Etrangement, une exposition des meubles vendus dans les années 60 par la chaîne française à prix modique Prismaic permettait de comparer les lignes minimalistes et droites d'hier aux rondeurs d'aujourd'hui.

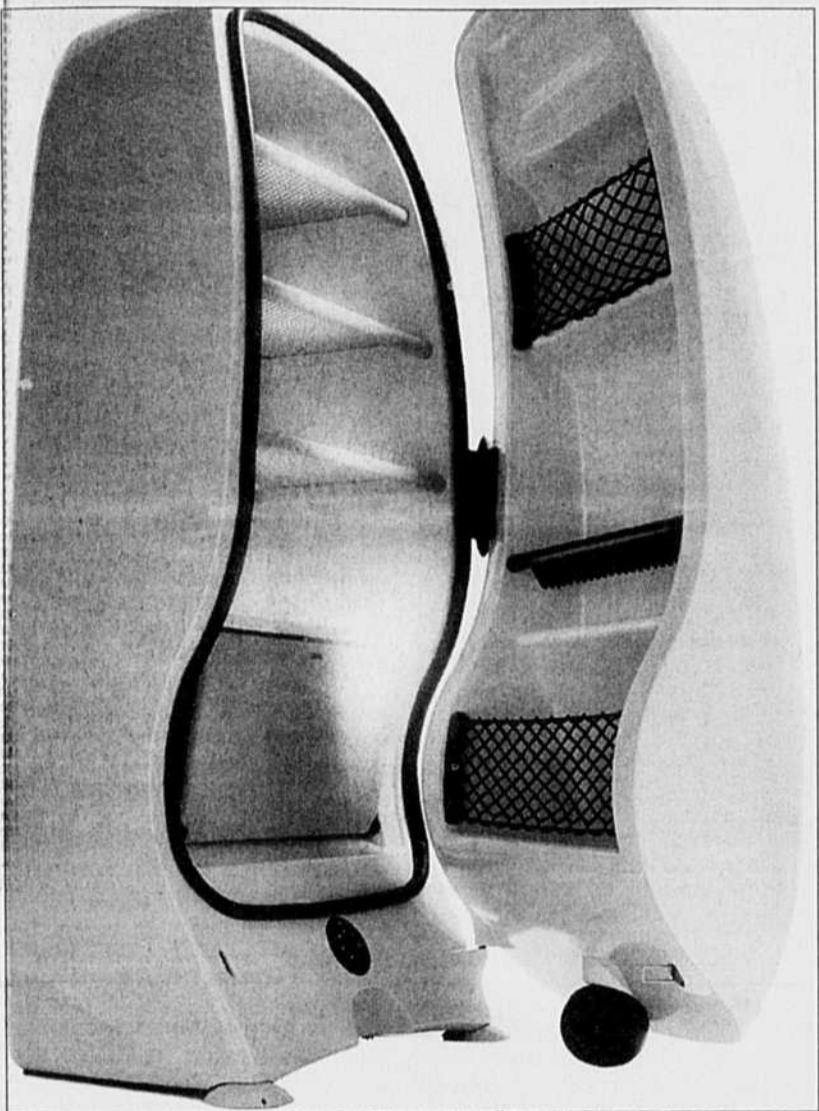


Écllosion, la chaise-bidon du Togolais Kossi Assou

ARCHIVES LE DEVOIR

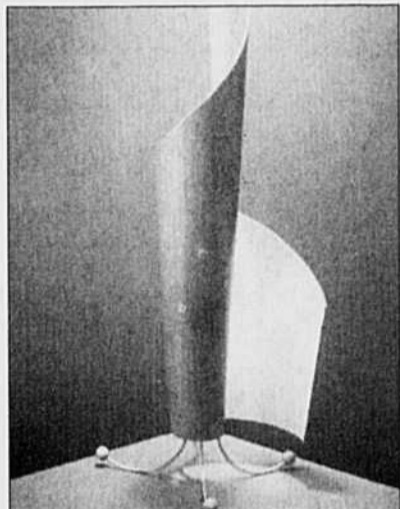
«Les quinze dernières années n'auraient-elles été, du point de vue du design, qu'une procédure d'évitement de la modernité?», demandait récemment la galerie française Neotu. Dans la même veine, le designer-vedette Philippe

Stark présentait une chaise parfaitement droite et transparente baptisée *La Marie*. Pas l'ombre d'un coussin, d'une rondeur et d'une couleur. Les designers sont peut-être fatigués de tourner en rond...



ARCHIVES LE DEVOIR

Oz, le frigo tout en rondeurs de l'Italien Roberto Pezzetta



ARCHIVES LE DEVOIR

La lampe en merisier de Nathalie Morin et Serge Tardif

EXPOSITION  
**Artistes du Bateau-Lavoir**  
Anik de Repentigny, Jean-Marcel Dumontier, Robert Lamarche, Marise Lapointe, Jaber Luthi, John F. Marok, Sacha, Magalie Turcot.  
Du 23 au 30 novembre 1998 de 12h00 à 18h00.  
**LE BATEAU-LAVOIR**  
372 rue Ste-Catherine O. (coin Bleury), suite 516 (514) 278-5946

ŒUVRES RÉCENTES  
SCULPTURES ET DESSINS  
JUSQU'AU 12 DÉCEMBRE  
**HENRY SAXE**  
GALERIE KÔ-ZEN  
532, AVENUE DULUTH EST  
514 842-0342

**LA GALERIE LINDA VERGE**  
**GÉRARD DANSEREAU**  
VERNISSAGE le dimanche 22 novembre  
jusqu'au 31 décembre  
1049, AV. DES ÉRABLES QUÉBEC (QUÉBEC) G1R 2N1 (418) 525-8393

**Renée Chevalier**  
•  
Ça vaut le déplacement  
•  
**Daniel Erban**  
GALERIE VERTICALE  
ART CONTEMPORAIN  
Les expositions se poursuivent jusqu'au 20 décembre 1998 • 1871 boulevard Industriel, Laval • Mercredi au dimanche • 12h00 à 18h00 • Entrée libre • 450-975-1188 • Rencontre des artistes le dimanche 22 novembre à 14h00 • La galerie remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec et Ville de Laval pour leur appui financier • La galerie est membre du Regroupement des centres d'artistes autogérés du Québec.

Jusqu'au 21 novembre  
**JOHN DOYLE :**  
peintures, aquarelles, collages  
**GALERIE DOMINION**  
1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471 Du mar. au sam. de 10h à 17h

**JEAN McEWEN**  
Poèmes barbares  
Peintures et aquarelles 1997-1998  
jusqu'au 30 janvier 1999  
**GALERIE SIMON BLAIS**  
4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

**EXU DOUCE**  
Aquarelles de Ming Ma et de ses élèves  
Samedi et dimanche, 21-22 novembre, de 10h à 17h  
Studio Ming Ma  
1007 Ave. de l'hôtel-de-Ville, Montréal  
(514) 397-0281

**CIRCA**  
MIGUEL ANGEL BERLANGA GALERIE I  
MARIE CHRISTIANE MATHIEU GALERIE II  
Jusqu'au 19 décembre 1998  
Vernissage le samedi 21 novembre 1998 de 15h à 18h  
372, rue Sainte-Catherine ouest # 444 Tél. : 393-8248 du mercredi au samedi de 12h00 à 17h30  
Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec, le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal et le Conseil des arts du Canada.

**fabulation**  
EXPOSITION  
photos  
**Miki Gingras**  
jusqu'au 20 décembre 1998  
Mardi, mercredi, jeudi : 13 h à 19 h  
Vendredi, samedi, dimanche : 13 h à 17 h  
Entrée libre  
Maison de la culture Plateau-Mont-Royal  
465, avenue du Mont-Royal Est (métro Mont-Royal)  
Renseignements : 872-2266  
Ville de Montréal www.ville.montreal.qc.ca/maisons

**art1**  
CONTEMPORAIN  
La collection Prêt d'œuvres d'art du Musée du Québec Acquisitions récentes Jusqu'au 3 janvier 1999  
Rencontre avec l'artiste Roland Poulin, dans la salle d'exposition, le dimanche 22 novembre, à 14 h. Gratuit avec le billet d'entrée au Musée.  
Heures d'ouverture du mardi au dimanche de 11 h à 17 h 45 le mercredi jusqu'à 20 h 45; fermé le lundi  
Droits d'entrée (taxes incluses) Adultes : 5,75 \$; étudiants : 2,75 \$  
Renseignements (418) 643-2150 http://www.mdq.org

**Roland Poulin**  
Œuvres récentes  
Jusqu'au 24 janvier 1999  
Entailles n° 3, 1997.  
Fusain, graphite, pastel, couleur acrylique, crayon aquarelle, cire et papier collé sur papier vélin Stonehenge.  
188,7 x 123,6 cm. Collection de l'artiste.  
Photo: Richard-Max Tremblay.

**Paul Lacroix**  
Œuvres sur papier,  
de 1975 à 1997  
Jusqu'au 3 janvier 1999  
Ange (détail d'un polyptyque), 1993-1997.  
Photographie de photocopies sur carton tirées de Polaroids. Tirage photo: André Barette.  
120 x 109 cm. Collection de l'artiste.

**MUSÉE DU QUÉBEC**  
Parc des Champs-de-Bataille, Québec  
Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

# Les Automatistes à Paris

BERNARD LAMARCHE

Paris — Cette semaine, même si vous êtes à la veille de prendre votre envol pour Paris, n'essayez pas de voir l'exposition dont on vous parle. Impossible. Pour la simple et unique raison que les œuvres et les documents qui la constituaient ont été retirés des cimaises du Centre culturel canadien (CCC) à Paris, depuis quelques jours déjà (dès après le 10 novembre).

En effet, ces œuvres et ces documents ont été rangés pour faire place, dans le cadre du Mois de la photo à Paris, à l'exposition d'œuvres récentes et moins récentes du photographe montréalais André Martin. De ce dernier, nous vous avions entretenu lors de notre couverture du Mois de la photo montréalais, en septembre 1997. Martin présente ses *Chroniques de l'Express*, ainsi qu'une autre série, datant de 1990, *Le Parfum de la dame en noir*, de mythiques portraits lumineux de rehauts phosphorescents, majestueusement accrochés dans la cage de l'escalier de l'ancien hôtel particulier qui abrite le CCC.

Une magnifique petite publication accompagne l'exposition de Martin, qui sera distribuée bientôt à Montréal. Un des textes, un entretien avec Martin, est signé Jérôme Sans, qui cumule la fonction de commissaire de l'exposition. Ce dernier avait, de la même manière, été commissaire de l'exposition des œuvres de Martin au Printemps de Cahors, autre grande manifestation européenne centrée sur la photographie.

Mais ce n'est pas ce dont nous voulons vous entretenir aujourd'hui. Non plus de l'exposition, au regard rétrospectif, des Automatistes au CCC. Nous ne vous parlerons pas de cette exposition, tout simplement parce que nous ne l'avons pas vue. Qu'à cela tienne. Par une entourloupette dont nous seuls, au *Devoir*, avons le secret, nous allons vous brancher non pas sur l'exposition elle-même, mais sur la réception que celle-ci a connue à Paris en cet automne chargé des Tiepolo, Letto, Gustave Moreau, Van Gogh et Millais en duo, et Alechinsky, tous au programme des musées parisiens, en plus du Mois de la photo à Paris, qui dure tout le mois de novembre. Vu la jungle que constitue la presse culturelle à Paris, qu'il y ait eu même couverture de cette petite exposition des Automatistes tient de l'exploit.

Qu'on se comprenne bien. Bien sûr qu'une exposition au CCC n'est pas une rétrospective monstre au Grand ou même au Petit Palais. Assurément que notre art moderne le plus important mériterait d'être reconnu en France, vu la francophonie qui nous lie. Mais voilà: en plein cœur de la mondialisation de l'économie et de la culture, il faut savoir que tous les pays qui ont connu une modernité culturelle, surtout dans le domaine des arts plastiques, cherchent à se faire voir en terre étrangère.

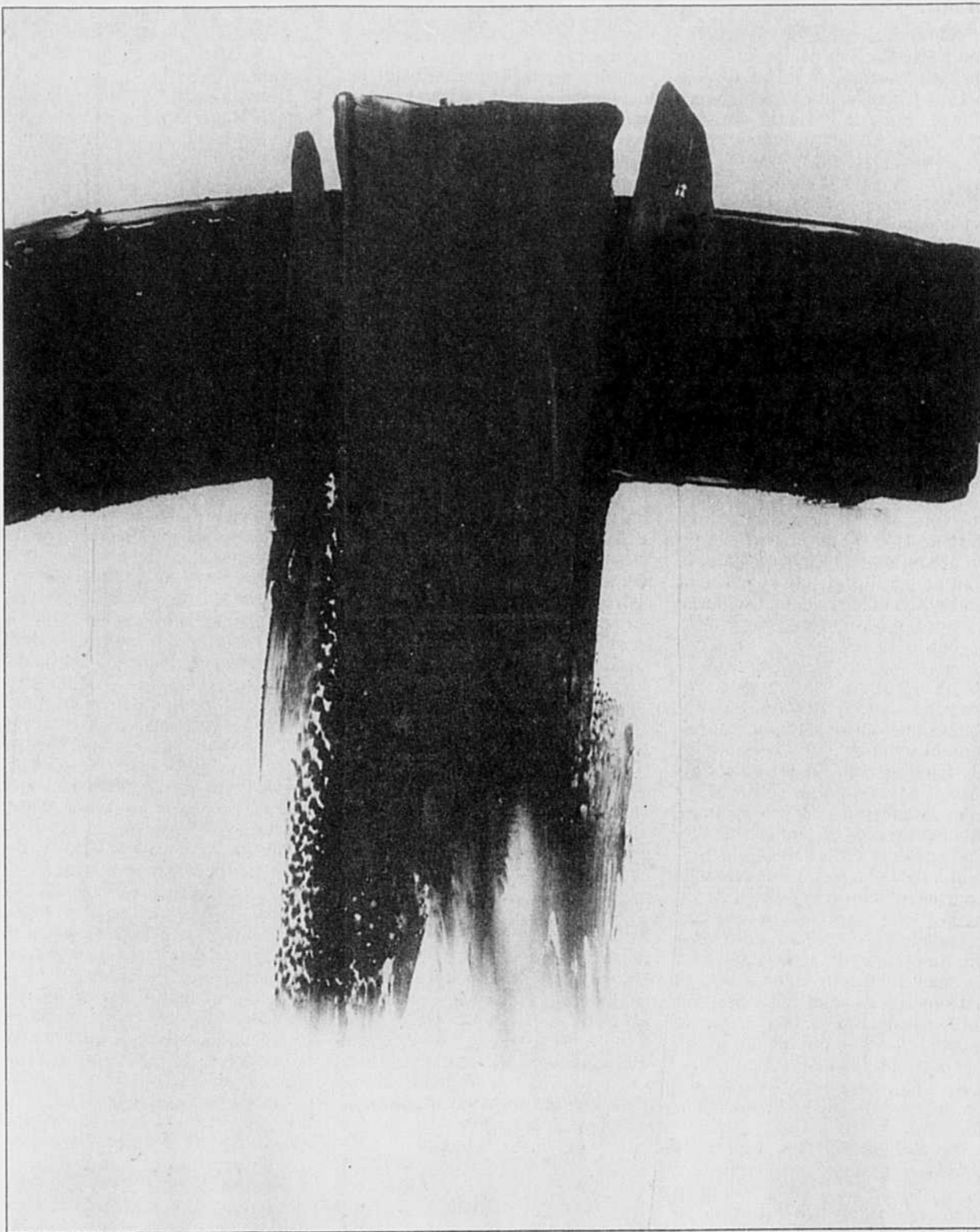
C'est avec ce contexte qu'il faut composer, sans oublier que les arts visuels québécois (et canadiens) se portent, toute proportion gardée, plutôt bien ici. En effet, les relations entre les professionnels de l'art d'ici et de la France se multiplient, d'une part par les relations entre galeries, mais aussi par le truchement des facultés universitaires, et bien sûr, puisqu'on vient d'en parler, grâce à des événements comme le Mois de la photo qui, grâce au prestige grandissant qu'il connaît, raffermis ses relations avec son cousin parisien.

Qu'il y ait eu  
couverture  
de  
l'exposition  
des  
Automatistes  
dans la  
presse écrite  
parisienne  
demeure un  
fait d'armes  
non  
négligeable

## Accroc aux principes

Il y a tout cela, et il y a plus. Sauf pour Riopelle, dont la présence sur place pendant des années a profité à l'essor de la reconnaissance qu'on lui porte à Paris aujourd'hui, peu de lumières sont portées sur les autres membres du mouvement. En comparaison, outre les obligatoires salles permanentes que les musées montréalais consacrent à Borduas et aux Automatistes aujourd'hui, on ne peut pas dire que nos instances de diffusion leur réservent une place appréciable dans leurs programmations, cette année tenant lieu d'exception. En même temps il faut être de son temps et suivre ce qui se fait aujourd'hui. Faut-il rappeler, à l'heure de ce chapitre décisif de la modernité picturale québécoise, que les Automatistes, ceux-là mêmes qui revendiquent leur pan de l'histoire, étaient farouchement opposés à toute forme d'historicisme au moment de publier *Refus global*?

C'est au profit d'un accroc à ses principes de diffuser l'art contemporain canadien que le CCC, qui n'a pas comme mandat de produire des événements à caractère historique comme ce fut le cas pour les Automatistes, s'est permis une telle manifestation. Forcément, cinquantenaire du manifeste *Refus global* oblige. Remarquez



SOURCE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

*Composition 44, 1959, de Paul-Émile Borduas. C'est au profit d'un accroc à ses principes de diffuser l'art contemporain canadien que le Centre culturel canadien, qui n'a pas comme mandat de produire des événements à caractère historique comme ce fut le cas pour les Automatistes, s'est permis une telle manifestation. Forcément, cinquantenaire du manifeste *Refus global* oblige.*

que l'on pourra toujours dire que cette exposition aurait dû être tenue ailleurs, que si le CCC n'avait pas souligné la chose, tous lui seraient tombés dessus. Les paradoxes guettent toujours les revendicateurs. Par

contre, il faut aussi se regarder droit dans les yeux et se dire, au plus profond de notre être, qu'exposer au CCC, que l'on ait participé à l'écriture de la modernité québécoise ou non, c'est exposer en terre canadienne. Ce n'est pas nécessairement sortir de chez nous.

Cela étant, qu'il y ait eu couverture de l'exposition des Automatistes dans la presse écrite parisienne demeure un fait d'armes non négligeable, si minime soit-il, même si ces artistes

d'avant-garde, comme le rappelle René Viau dans un texte du catalogue ou il relate les jalons de l'aventure automatiste à Paris (ce dernier, avec l'historien de l'art François-Marc Gagnon, est commissaire de l'expo du CCC), ont commencé à exposer à Paris à l'été 1947, à la galerie du Luxembourg.

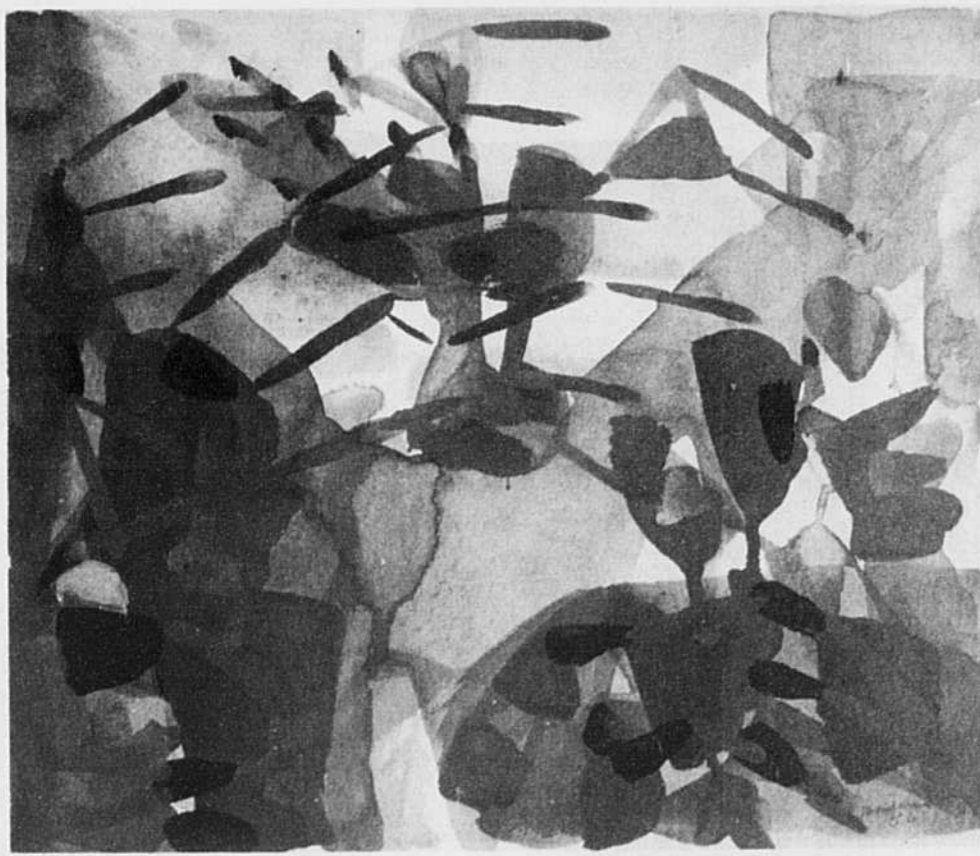
## Dans la presse

Les articles, on les retrouve dans trois quotidiens. En tout premier lieu,

au lendemain de l'ouverture de l'exposition, *Libération* lui consacrait une page entière. L'article est certes descriptif, comme on a pu le rapporter dans la presse montréalaise, mais s'efforce de situer le mouvement automatiste au sein des productions artistiques françaises dont il se rapproche (le surréalisme, l'automatisme littéraire de Breton, etc.) en cherchant tout de même à bien faire comprendre les spécificités de la peinture et des autres activités artistiques du groupe. On peut lire en exergue, au sujet de la trentaine de toiles exposées: «Aucune composition ni contrainte formelle ne sont admises; de sorte que le résultat s'apparente davantage aux abstractions d'un Masson ou d'un Miro qu'aux délires paranoïaques ou aux compositions fantastiques d'un Dalí.» À cette comparaison forcément européanocentriste, quelques autres lignes s'attardent aux résonances du *Refus global* dans le Québec de l'époque, soulignant que «son retentissement est considérable, du moins si l'on en juge par la centaine d'articles publiés dans la presse de l'époque». Un succès gonfle!

Dans *Le Quotidien du Médecin* du vendredi 23 octobre, on y va d'un ton légèrement plus direct, accrochant Riopelle au passage: «Le mérite de l'exposition du Centre culturel canadien est de rendre justice aux artistes de ce mouvement québécois qui n'ont pas été aussi rapidement assimilés aux mouvements parisiens qu'un Riopelle, par exemple, grand triomphateur de cette alliance franco-canadienne [des années quarante et plus].» Qualifiant l'exposition de «tonique», l'article est le seul à ne pas mentionner que l'automatisme est un mouvement méconnu en France, malgré la présence récurrente de ces artistes depuis la fin des années 40. *Le Figaro*, comme *Libé*, précise cette donnée. Dans un bref article du 31 octobre intitulé «Célébration. L'entrée du Québec en modernité, à Paris» on parle du «rythme souple, léger et dynamique qui doit beaucoup à la danse». Pour l'auteur de l'article, Béatrice Comte, toutes les toiles «frémissent encore des audacieuses figures ritualisées que, en pleine nature ou sur les toits, Françoise Sullivan ou Jeanne Renaud inventaient ou dansaient».

Force est d'admettre, malgré les insistantes références à l'art européen, que ces journaux ont cherché à rendre l'esprit des motivations du groupe automatiste. Somme toute, malgré la présence relativement limitée dans les journaux de cette exposition (et promotionnelle, sans plus; mais y a-t-il lieu de réellement critiquer cette exposition à caractère historique, comme le suggérait récemment un article de *La Presse*?), l'exposition aura été ciblée par certains des journaux influents. Ce n'est d'ailleurs pas fini: on sait déjà que, bientôt, la jeune revue littéraire *Le Travail de l'art*, publiera en version intégrale le manifeste historique. Là, on commence à marquer des points.



Paul-Émile Borduas, *Sans titre, 1950*. Gouache sur papier 18,9 x 22,2 cm. Legs de Monsieur Claude Hinton. Collection: Musée d'art contemporain de Montréal. Photo: Richard-Max Tremblay.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL  
Québec

**BENSON & HEDGES**  
présente

**Borduas**  
et l'épopée automatiste

DU 9 mai au 29 novembre 1998

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 847-6226

BANQUE NATIONALE

LE DEVOIR

Pentacom

Exposition

Opera

Équestre  
Bruce  
ROBERTS

Vernissage le samedi,  
21 novembre  
de 13h à 17h  
Jusqu'au 30 novembre

au BELGO, STUDIO 330  
372, rue St-Catherine O.  
Té.: (514) 938-0731

EXPOSITION

GIUSEPPE  
DI LEO

JUSQU'AU 5 DÉCEMBRE

WADDINGTON & GORCE  
1446, rue Sherbrooke Ouest  
Montréal H3G 1K4  
Tél.: 847-1112 Fax: 847-1113  
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h  
E-mail: wadgorce@total.net  
Web: http://www.total.net/~wadgorce



FONDATION  
DES MALADIES  
DU CŒUR

Merci.

## Appel de dossiers

aux artistes et conservateurs en art actuel  
Date limite 31 JANVIER 1999

S.v.p. inclure:

- curriculum vitae récent
- démarche artistique
- diapo. identifiées (10)
- projet d'exposition
- dossier de presse ou autres documents
- enveloppe affranchie pour retour de dossier

Faire parvenir au:

Centre d'exposition des Gouverneurs

90, chemin des Patriotes

Sorel (Québec) J3P 2K7

Téléphone: 1 (450) 780-5720. Télécopieur: 1 (450) 780-5737

Membre du regroupement des centres autogérés du Québec (RCAAQ)

Le centre d'exposition des gouverneurs bénéficie de subventions accordées par la Ville de Sorel et le Conseil des Arts et des Lettres du Québec.

LES ARTS

DISQUES

VITRINE DU DISQUE

INDUSTRIE DU DISQUE



# Le patron de la boîte

Pour célébrer son entrée au Rock'n'Roll Hall of Fame, Bruce Springsteen soulève enfin un coin de voile sur son entrepôt de chansons inédites. L'incroyable trop-plein d'un créateur rigoureux.

SYLVAIN CORMIER

Le voilà. Le Graal. L'Atlantide. L'Eldorado. Les Tables de la Loi. Le coffret rétrospectif des légendaires laissées-pour-compte de Bruce Springsteen. Lancé pour coïncider avec l'intronisation (en janvier prochain) de Springsteen au Rock'n'Roll Hall of Fame, le bel objet s'intitule *Tracks*, en écho au récent livre de textes de chansons intitulé *Songs*, et contient soixante-six titres, étalés sur quatre disques compacts. Pas loin de quatre heures de chansons, toutes inédites sauf une dizaine de faces B de 45 tours. Du nombre, une bonne douzaine de titres dont personne n'avait jamais même entendu parler, fût-ce les springsteenophiles patentés du fanzine *Backstreets*, qui suivent à la loupe depuis un quart de siècle la carrière du Boss. Malgré la phlébotomie de bootlegs (dont une vingtaine de volumes d'*Unsurpassed Masters* pour la seule période 1978-1983), *Tracks* recèle une éffarante quantité de matériel entièrement neuf.

Neuf et achevé. Sinon les extraits de l'audition historique pour le producteur John Hammond dans les studios CBS en mars 1972 et une version acoustique de *Born In The USA* (alors baptisée *Vietnam*), qui ravale l'officielle au rang de bête, le coffret n'inclut que des enregistrements aboutis. *Tracks* n'est pas l'*Anthology* des Beatles. Pas de démos, pas de *work in progress*, pas d'enregistrements de jeunesse inclus par seul intérêt historique: *That's What You Get* et *Baby I*, les deux titres du seul 45 tours des Castles, le premier groupe professionnel dont fit partie le Springsteen boutonneux des années 60, n'ont pas été retenues, pas plus que les divers enregistrements des autres groupes d'avant le contrat chez Columbia (Bruce Springsteen Band, Dr. Zoom And The Sonic Boom, etc.). Il n'y a là-dessus que Bruce, seul ou avec le E Street Band.

### L'essentiel des surplus

Dans l'entrevue donnée la semaine dernière au *Times*, Bruce réitérait ses paramètres: «*I only wanted music that related to a record that I had released. If the music was for a new project or for a project that never became an album, I put it aside.*» Mesurez les conséquences d'un tel tri: manquent encore à l'appel des albums entiers abandonnés en cours de route, un plein disque de rockabilly, un autre de «roots country and West Texas swing music», une version électrique des chansons de l'album *Nebraska* de 1982, encore un autre de... hip hop, enregistré en 1994 pendant les sessions de Streets of Philadelphia. Rigueur et excellence.

C'est dire la rigueur de la démarche, et cela témoigne de l'excellence de ce qui a été choisi, parmi plus de 200 titres considérés. Les fans se plaignent déjà de l'absence de quelques pièces de résistance du canon springsteenien: *The Promise*, la version studio de *Because The Night*, *From Small Things*, *Follow That Dream* (réécriture radicalement personnelle du succès d'Elvis), *Cindy* et surtout *The Fever*, l'une des plus belles chansons méconnues de Bruce, reprise par Southside Johnny and the Asbury Jukes. Il y aurait eu de quoi remplir trois ou quatre coffrets, sans fouiller dans les rebus. On mesure à quel point les titres proposés constituent la crème de la crème, chansons qui auraient pu figurer sans mal sur les trop rares albums de l'exigeant Springsteen.

C'est patent: il y a là-dessus une majorité d'authentiques merveilles. L'épique *Zero and Blind Terry*, avec sa foisonnante imagerie dylanienne et sa mélodie à la Van Morrison, aurait idéalement augmenté le pre-



**JE ME SOUVIENS**  
Coffret commémoratif de la chanson québécoise  
Artistes variés  
GSI Musique

Concept limpide: le fleurdelisé ayant 50 ans, la maison Gestion Son Image souligne l'anniversaire par un chic boîtier pistonné par la SODEC réunissant 50 chansons majeures du corpus d'ici, triées sur le volet en fonction de la thématique du pays. A priori, on applaudit. Toute collection d'aussi haut niveau — repiquage numérique impeccable, livret incluant textes de présentation, illustrations irréprochables d'œuvres de chez nous et intégralité des paroles de chansons — mérite en soi l'accolade la plus chaleureuse. On pourrait chipoter sur l'emballage, noter la minceur du carton, s'offusquer du manque de fini de l'ensemble (la page volante d'errata...), conclure que le coffret fait figure d'enfant pauvre accolé au *Tracks* de Bruce Springsteen, mais bon, on se retiendra. Il y a trop d'intérêt à trouver Félix, Jacques Normand, Marc Hamilton, Daniel Bélanger et Jean Leloup sur le même triple disque, trop de valeur à raviver le *Monny Daddy* de Gilles Richer et Marc Gélinas, l'une des plus terribles chansons jamais écrites sur l'assimilation. Tout cela serait bel et bon, et l'objet recommandable sous tout sapin, s'il n'y avait cette impression plutôt désagréable d'être plongé, hors-saison, à corps défendant, en pleine Saint-Jean-Baptiste. Ça tient sans doute à l'odeur un peu surette de produit officiel du Québec disponible dans toutes les bonnes ambassades et pharmacies. Franchement, on jurerait un machin promotionnel issu d'un ministère. Tombant en pleine campagne électorale, tant de bleu et blanc pèse lourd sur l'estomac déjà passablement retourné par le débat des chefs, d'autant que l'image de peuple dégagée par les artistes privilégiés est un tantinet trop pure laine, plus blanche que blanche, francophone jusque dans sa fibre intime. Pas trace d'un Leonard Cohen, ni d'un Pag en anglais dans le texte. Ce drapau de souche, désolé, je ne le brandis pas.

Sylvain Cormier

**LE CHIEN**  
Dan Bigras  
GSI Musique (GAM)



DAN BIGRAS  
LE CHIEN

Généreux Bigras. En voilà un qui ne se donne pas en échantillon. Vlan dans le buffet, voici quinze nouvelles chansons, un duo avec Nanette, un autre avec Eric Lapointe, des chœurs, des guitares, des claviers en masse, l'en-



semble I Musici en renfort, le sang, la sueur, les tripes sur la table, les cris d'écorché. Avec Bigras, c'est toujours la totale. Aux autres les économies de bouts de plastique encodé. Z'aimiez ses ballades arrache-cœur? Il vous en flanque encore une fois un bon paquet au visage, et des belles: quiconque a aimé *Comment tu veux aimer Je t'aime et ne t'aime pas*. Z'aimiez le noir foncé des textes de Roger Tabra? Soyez heureux: il y a de quoi s'enfoncer creux avec *J'ai inventé le désespoir*. Z'aimiez vous faire brasser la cage avec les bogues à la *Monica-la-mitraille*? La chanson-titre vous terrassera pareillement. Z'étiez pas repu de ses reprises rentredans de classiques de la chanson, même après un album complet? Bigras, pas chiche, s'empare cette fois-ci du fameux couplet anti-militaire de Boris Vian, *Le Déserteur* lui-même en personne, qu'il assène à grands coups de tambour balourd. Son *Oreste* de Racine mis en musique vous chavirait? Pas gêné, Bigras a réquisitionné un poème des *Contemplations* de Victor Hugo. L'humour gaulois des *Trois petits cochons* vous réjouissait? *Chez nous ou chez vous (Le Petit chaperon rouge)* appuiera sur le même bouton, même si le refrain ressemble vraiment trop au *Werewolves Of London* de Warren Zevon. Il y a même une ballade méditerranéenne en italien dans le texte, l'imense *Maledetto Angelo*, pour vous achever.

Voyez le topo? Dan Bigras ne réinvente pas sa roue, confiné aux mêmes deux-trois patterns d'accords et structures mélodiques depuis son premier album: le sachant, il choisit plutôt de la renforcer, de lui poser des chaînes à clous. Bref, il renchérit. Si je l'apprécie plus, moi, quand il se sort de lui-même et tente des chansons plus nuancées (*C'est toujours toi*, ma préférée), il y a fort à parier que les partisans de la manière forte selon Bigras le suivront aveuglément à travers ce nouveau festival de la démesure émotionnelle. La question se pose néanmoins: qui d'autre que les convaincus seront au rendez-vous?

S.C.

**BENNY CARTER AND THE JAZZ GIANTS**  
Fantasy/Polygram

À la question «*quel est le musicien de jazz le plus méconnu?*», les critiques des grands magazines répondent Jimmy Heath, ou Cannonball Adderley. Rarement pour ne pas dire jamais, le nom de Bennett Lester Carter dit Benny Carter n'est prononcé. Pourtant...

Pourtant voilà un homme, le seul d'entre les bonhommes, qui aura traversé le siècle du jazz. Il a fait le saut de musicien amateur à professionnel en 1924 en rejoignant l'orchestre de June Clark. À cette date, Louis Armstrong n'avait pas encore enregistré sous son propre nom. Duke Ellington était encore à Washington. Coleman Hawkins amorçait un long séjour au sein de l'orchestre de Fletcher Henderson. Earl Hines... Bref, le jazz en était encore à ses balbutiements.

Au saxophone alto, Carter va développer dès les années 20 une façon de jouer de l'instrument qui aujourd'hui encore fait école sans qu'on le sache. Qui plus est, il sera un des premiers à élaborer une méthode d'arrangement pour la section des anches. Dès les années 20, il fut un novateur.

Toujours est-il que Fantasy Jazz a décidé de puiser dans les enregistrements que Carter signa dans les années 50, 60, 70 et 80 pour les étiquettes Contemporary, RCA, Pablo et Swingville. Au piano, tenez-vous bien, on retrouve soit Oscar Peterson, soit Ray Bryant, soit Tommy Flanagan ou Art Tatum ou Count Basie ou Jimmy Rowles. Bref, du gros calibre.

Avec eux, Carter enregistra certaines de ses compositions devenues d'ailleurs des standards comme *When Lights Are Low* ou *A Walkin' Thing*. Puis? Toujours, il domine. Il domine sans forcer le trait car toujours Carter a eu le souci de l'élégance.

Serge Truffaut

**ART FARMER AND THE JAZZ GIANTS**  
Fantasy/Polygram

Peut-être bien, s'il fallait qualifier d'un trait l'art de Arthur Stewart Farmer, qu'il faudrait parler de constance. Depuis 1947, Art Farmer n'a jamais fait de fausse note. Au propre comme au figuré. Jamais, il ne s'est égaré.

De tous ses contemporains trompettistes, il est certainement celui qui a cultivé le raffinement, dans le style évidemment, avec le plus de ferveur. Dans tous les albums qu'il a enregistrés, on est toujours assuré d'entendre au moins un excellent morceau. Mine de rien, c'est «*hénaurme.*»

Ce que Fantasy propose aujourd'hui, c'est l'art déployé par Farmer entre 1952 et 1989. C'est Farmer en compagnie de Sonny Rollins, Horace Silver, Percy Heath, Benny Golson, Hampton Hawes, Hank Mobley, Elvin Jones, Art Pepper, Clifford Jordan, Duke Jordan, beaucoup d'autres... Gene Ammons!

Bonté divine! Gene Ammons et Art Farmer jouant *The Happy Blues* pendant 12 minutes c'est le pied plus que pied. Juste pour ce morceau, on vous l'assure, l'acquisition comme l'OPA de *Art Farmer and The Blues Giants* est une nécessité. Au terme de ce morceau, on recommence. On recouste jusqu'à plus soif puis... on applaudit. A tout rompre!

S.T.

# Panique!

SYLVAIN CORMIER

Il n'y a pas que dans l'officielle industrie du disque que la perspective de télécharger des albums entiers par Internet, puis les graver en parfaite qualité digitale sur des disques compacts vierges, inquiète. Voire sème la panique la plus désordonnée. Le marché parallèle du bootleg est également en émoi: les copies sur support CD-R d'enregistrements obtenus sous le comptoir pullulent. Des sites par centaines les offrent. Mieux, n'importe qui peut multiplier ces véritables clones sonores pour ses amis. Plus encore que pour les parutions légitimes, la copie est alléchante: non seulement n'y a-t-il aucun dilemme moral à se faire son propre petit bootleg à partir de bootlegs existants, mais il y a dans le geste une sorte de douce revanche contre la politique de prix prohibitifs pratiquée par les bootleggers et leurs distributeurs.

Que font les pirates pour garder leurs clients? Ils se rabattent sur l'emballage, de plus en plus impressionnant: jamais autant de coffrets, chics boîtiers rivalisant avec les plus beaux objets des multinationales, livrets compris, n'ont-ils surgi d'entre les fentes du plancher. Ainsi, au moment même où apparaît à la face éclairée du monde le coffret *Tracks* de Bruce Springsteen et son fabuleux lot de chansons inédites (dont un bon nombre n'étaient jusqu'alors disponibles qu'en bootlegs), un autre coffret, un triple disque intitulé *Deep Down in the Vaults*, de provenance souterraine mais tout aussi monumental, propose l'essentiel des titres rares non inclus sur ledit *Tracks*. Le bulletin *Ice* révèle les plus intéressants titres de *Vaults*: notons *Phantoms*, laissée-pour-compte de l'album *The Wild, The Innocent & The E Street Shuffle*, des versions de *Jungleland* et *Backstreets* augmentées de cordes, ainsi qu'un enregistrement studio du Bruce Springsteen Band en 1972 (*Ballad Of Jesse James*). Le tout agrémenté d'une iconographie aussi inédite que celle de *Tracks*. Difficile de télécharger un tel contenant, se dit-on. Voire. Gageons que quelqu'un, quelque part, offrira sur la toile des boîtiers de carton vierges et des copies laser des couvertures et livrets.

### Tour d'horizon souterrain

Puisqu'on y est, relevons quelques-unes des parutions notables parmi la production sous cape des derniers mois, toujours d'après les récentes livraisons du précieux *Ice*. La très exhaustive série des *Unsurpassed Masters* que la compagnie Sea Of Tunes consacre aux sessions d'enregistrement des Beach Boys se poursuit: après les douze volumes détaillant les premiers disques du groupe, on arrive au meilleur, c'est-à-dire au matériel des albums *Pet Sounds* et *Smile*. *Pet Sounds*? Oui, malgré le coffret officiel de quatre disques tirés du seul album de 1966, il y a plus. Il y a toutes les prises disponibles de toutes les chansons. Ne rigolez pas, les mêmes fans qui se sont procuré les DEUX coffrets

VOIR PAGE B 14: PANIQUE

**Orchestre de chambre McGill**  
Chef d'orchestre/fondateur: Alexander Brott

Le premier de la saison

## LE MESSIE

Georg Friedrich HÆNDEL

Boris Brott, chef d'orchestre

avec: Suzie LeBlanc, soprano • Daniel Taylor, alto • Markus Brutscher, ténor • Simon Kirkbride, baryton • Choeur de la Cathédrale Christ Church, dir. Patrick Wedd

Lundi le 23 novembre 1998, 20h00, Cathédrale Christ Church

Place des Arts 514-842-2112

Quatuor Molinari

Oeuvres de Louie, Ligeti, Kurtág, Schafer

Dialogues à l'Atelier: 22 novembre 14 h 00  
Marie-Claude Pratte, peintre invitée • 3288, Ste-Catherine Est, Montréal • Billets: 15/10 \$

Concert: 27 novembre 20 h 00, salle Redpath, Univ. McGill

Renseignements: (514) 527-5515 • Billets: 20\$/15 \$

une production de Lemieux Pilon

collaboration: Ginette Prévost performance & co-conception, Rodrigue Proteau, Julie Slater, Peter James

collaboration: Axel Morgenstern, Marie-Louise Nadeau, Gabriel Tsampasarios, Marc Blodreau, François Bérebe, Patrice Moïse, Guy Hébert, Jimmy Lakatos, Bonot Legendre, François Proulx

co-production: Théâtre français du Centre National des Arts, Ottawa, John F. Kennedy Centre, Washington D.C. et l'Urbain C.

performance virtuelle / virtual performance

## Michel Lemieux Victor Pilon

Après le succès international de «Pôles» et «Grand Hôtel des Étrangers»

# ORTÉO

USINE © à l'affiche dès le 19 novembre à 20h00

Billetterie: 521-4493 Réseau Admission 790-1245 L'Usine C. 1345 avenue Lalonde, Montréal • Metro Beaudry

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

PANIQUE

SUITE DE LA PAGE B 13

bootlegs de quatre disques chacun dédiés au seul album *The Beach Boys Today* (dont un disque entièrement dévolu aux différentes prises de la chanson *When I Grow Up To Be A Man...*) salivent. Rassurez-vous, des best of seront lancés l'an prochain pour les fous moins fous que les autres fous. Cercle également *From The Vaults Volume 1*, ramassés de 18 chansons de Bob Dylan diffusées par le site officiel [www.bobbylan.com](http://www.bobbylan.com), en général de rares extraits de spectacles.

Pour l'amour de Burt

Corollaire de la vogue kitsch des dernières années, qui nous a valu le recyclage du cigare, de Dean Martin et de la culture *space age bachelor pad*, le culte de Burt Bacharach bat son plein. Champion de la musique pop pour adultes des années soixante, véritable Plamondon de son temps pour les Dionne Warwick, Tom Jones et autres Dusty Springfield, Bacharach est l'actuel chouchou de la gent rock. Non seulement Elvis Costello, on en causait récemment, a-t-il enregistré avec le cher Burt un album complet de nouvelles chansons, voilà que paraît chez N2K les documents-témoins (audio et vidéo) d'une soirée-hommage récemment tenue à New York. Preuve qu'il n'y a personne de plus cool que Bacharach: c'est du site du très alternatif *College Music Journal* que provient l'information. Burt Bacharach: *One Amazing Night*, qui atterrit en trois formats ces jours-ci dans les présentoirs, rassemble

autour du grisonnant bellâtre les vedettes Sheryl Crow, Barenaked Ladies, Ben Folds Five, Wynonna, Chrissie Hynde, les jazzmans David Sanborn, George Duke, ainsi que l'inévitable Costello et la revenante Warwick. Jusqu'à l'humoriste Mike Myers qui, dans la peau de son Austin Powers, pousse l'immortelle *What's New, Pussycat?* Il manque seulement Ginette Reno, dont l'adaptation locale de *Do You Know The Way To San Jose* valait bien l'originale de Dionne.

David Byrne, dix ans de bossa

Dans un tout autre univers de musique, le même CMJ Online signale également la parution de la compilation *Beleza Tropical 2: Novo! Mais! Melhor!* (Nouveau! Plus! Meilleur! en portugais), coup de départ des célébrations du dixième anniversaire de Luaka Bop, l'étiquette de rythmes du monde fondée par la tête parlante David Byrne. Nos cheveux blancs et le prospectus de la Villa des ti-vieux en témoignent, c'était en effet en 1988, c'est-à-dire presque dans un autre millénaire, que Byrne lançait le premier volume de *Beleza Tropical*, contribuant largement au raz-de-marée de musiques venues d'ailleurs qui déferla sur nos rives. Des titres du légendaire Gilberto Gil, d'Arnaldo Antunes, de Caetano Veloso et de Tom Zé émaillent le nouveau florilège d'artistes brésiliens. Évidemment, je n'y connais que dalle, mais je me dis, comme se sent dit pas mal de néophytes il y a dix ans, que la caution David Byrne vaut encore que l'on dresse l'oreille.

Une combinaison gagnante

FRANÇOIS TOUSIGNANT

BACH — SONATES, PRÉLUDES ET FUGUES

Jean Sébastien Bach: Sonates pour viole de gambe et clavecin en ré majeur, BWV 1028; en sol majeur, BWV 1027, et en sol mineur BWV 1029.

Préludes et fugues en si mineur (BWV 893), ré majeur (BWV 874) et en do mineur (BWV 871) extraits du deuxième livre du Clavier bien tempéré. Vittorio Ghielmi, viole de gambe; Lorenzo Ghielmi, pianoforte.

Durée: 61 min. 01. Ars Musici AM 1228-2

On ne le dira jamais assez, le monde du disque est plein de surprises et on tombe toujours, presque malgré soi, sur des combinaisons auxquelles on n'aurait jamais songé. À l'époque de Bach, la viole de gambe devient désuète au profit du violoncelle; et le piano — pianoforte pour être plus précis — était encore un modèle expérimental dont Bach lui-même joua fort intéressantes les possibilités, mais pour lequel il n'écrivit pas une seule note, et ce bien que son écriture pour clavier ouvre parfois grand la porte à la technique du piano moderne. Ce n'est pas pour rien, après tout, qu'encore aujourd'hui le *Clavier bien tempéré* reste un des incontournables de la musique pour piano et que tous les pianistes passent par ces recueils pour maîtriser leur instrument.

Bref, l'histoire n'a pas ménagé de rendez-vous spécial entre la viole de gambe et le pianoforte. Il faut donc un esprit bizarrement curieux et des imaginations assez folles — dans le beau sens du mot — pour tenter ce que les deux compères Ghielmi réali-

ment une vision tout à fait justifiée de ce répertoire et qui semble prometteuse d'avenir.



sent ici, à savoir la rencontre de ces deux instruments dans le répertoire de Bach.

Du point de vue acoustique, la combinaison s'avère gagnante. La viole sait être un instrument expressif et joue, même discrètement, de son pouvoir dynamique pour souligner certains phrases. Le clavecin, lui, ne le peut pas et le piano, trop puissant, l'écrase. Le pianoforte a donc semblé — et à fort juste titre! — le complément idéal aux deux Italiens.

Comparons ce disque aux résultats des autres types d'enregistrements. D'abord aux enregistrements plus connus, de type violoncelle et piano, dont on garde le relief dynamique, la capacité de timbrer une voix et de donner une direction commune aux phrases, tant dans l'articulation que dans la gradation des nuances, sans avoir à trop jouer avec le tempo. Ensuite au couple usuel viole de gambe-clavecin, dont on garde la clarté chaude et intime du timbre et l'usage discret d'ornements (nous sommes chez Bach après tout) et d'articulation qui cisèle les lignes. Après une seule sonate, on ne doute plus de quelque compromis que ce soit: c'est simple-

ment une vision tout à fait justifiée de ce répertoire et qui semble prometteuse d'avenir.

Il y a aussi une grande surprise. Nous avons tous appris, dans nos livres d'histoire, que Chopin adorait Bach, comme en témoignent notamment les *Préludes* et certaines *Études*. La réalité rejoint la théorie dans cet enregistrement: on entend Chopin chez Bach. Pas dans le style romantique d'interprétation: loin de là, mais dans la conception même de la musique, dans ce tissu polyphonique et cette liberté de la mélodie, on ne peut penser qu'à Chopin. La première page du disque va vous en convaincre, les autres vous en assurent.

Il faut dire qu'il faut garder dans l'oreille le Chopin que certains pianofortistes interprètent, pas celui d'Horowitz ou d'Ashkenazy.

De la très bonne musique donc, interprétée avec conviction, et qui est organisée en programme intelligent. Entre chacune des trois sonates, on entend un *Prélude* et une *Fugue* du deuxième livre du *Clavier bien tempéré*. On entend mieux les possibilités du magnifique instrument Silberman utilisé ici, et l'amateur moins versé peut ainsi mieux suivre le programme du récital proposé. Car, grande vertu, on peut écouter cet enregistrement d'une traite, assis tranquillement, comme à un concert distingué et privilégié.

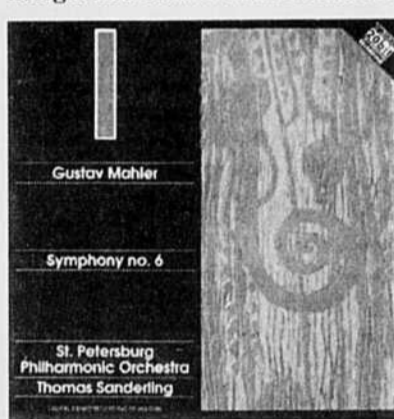
MAHLER VI

Gustav Mahler: VI<sup>e</sup> symphonie en la mineur. Orchestre philharmonique de Saint-Petersbourg, dir. Thomas Sanderling. Coffret de deux disques, durée totale: 81 min. 07. RS, RS 953-0186

On laisse parfois traîner un disque sur ses tablettes en attendant le moment propice pour écouter l'œuvre. On se prépare à une *VI<sup>e</sup>* de Mahler! le voyage proposé est plus qu'intense et on s'habille le cœur pour vivre ce drame poignant. Et il arrive qu'on soit amèrement déçu.

L'Orchestre philharmonique de Saint-Petersbourg joue, la symphonie durant, comme une classe d'élèves appliqués dont chacun détient un premier prix de conservatoire et fait toutes les notes une à une, les égrenant dans un tempo confortable, sans fausse note ni erreur d'attaque, mais sans vie. On entend alors Thomas Sanderling faire l'ordinaire travail d'un assistant répétiteur moyen: mettre le bête solfège en place en attendant que le chef arrive pour mettre la musique en vibration, que le noir roman dostoïevskien prenne sens.

Dans une prise de son d'une technologie intéressante et assez naturelle-



De cette époque de la république de Weimar (1925) nous vient la *Première sonate pour piano*. (Attention au livret faussement inductif: la composition de cette sonate a été achevée huit mois avant la première de l'opéra et on voudrait nous faire croire que Strassfogel est en avance sur Berg; mais la composition de l'opéra fut terminée bien avant). Les liens harmoniques avec l'opus 1 de Berg sont nets, tout comme un sens lyrique aussi intense que lapidaire, mais contaminé par un usage un peu trop abusif de fugatos comme outils de développement et une complaisance dans les fusées virtuoses qui font tomber l'intérêt. Pour une première œuvre, on excuse, d'autant plus qu'il y a de beaux agrégats harmoniques que le pianiste fait vibrer avec un jeu de pédale assez adroit.

La *Deuxième sonate* (1926) est plus caractéristique d'un jeune artiste qui, à Berlin, nage et cherche dans la grande effervescence esthétique de cette période riche et trouble. C'est moins senti que la première et peut-être l'interprète est-il en cause: que de fausses notes évidentes et inexcusables au disque.

Encore, retour quasi abusif au fugato, ce qui généralement fait démonstration d'impuissance à pouvoir vraiment développer. Les compositeurs utilisent alors une méthode pour remplir le temps. N'est pas Bach, Haydn, Liszt ou Beethoven qui veut. C'est ce qu'on appelle avoir des moyens techniques et peu d'idées.

Les œuvres de la période américaine sont tristes. La musique devient ennuyeuse non pas parce qu'elle est forcément mauvaise, mais on y entend les tressautements d'un esprit brisé et éternellement souffrant de la cassure de l'exil et lorgnant une civilisation détruite. Pire, on écoute le témoignage d'un musicien bloqué dans une période précise de son évolution et que le travail de répétiteur d'orchestre et de chœurs d'opéra — il fut longtemps au MET dans ces fonctions — accapare et freine et qui tourne à vide. Ignace Strassfogel aurait voulu parler et l'Histoire lui a coupé la parole sans que jamais il ne la retrouve vraiment. Cela fait un disque document, pas un enregistrement intéressant.

le, le vide d'idées se fait béance de la vacuité. On assiste à une flagrante démonstration d'impuissance de création. L'oreille s'attache au moindre détail, au poli des objets. Le sens du mot pompier retrouve ici sa valeur. Une image sonore belle comme un tableau monumental de Bouguereau. Faut-il en dire plus?

Le seul intérêt d'un tel produit sera de permettre aux étudiants de bien suivre la partition, mieux, d'apprendre à la lire. Ensuite, ils iront l'entendre et la découvrir ailleurs. Le catalogue regorge de bonnes versions.

IGNACE STRASSFOGEL — KLAVIERMUSIK

Ignace Strassfogel: Sonates pour piano nos 1 et 2; *Preludio fugato*; *Scherzo no 2*; *Dear Men and Women*. Martin A. Burns, baryton; Kolja Lessing, piano. Durée: 59 min. 22. London Entartete Musik 289 455 359-2

Chercher le nom d'Ignace Strassfogel dans un dictionnaire de musique, même aussi réputé que le *New Grove's*, tient du pari impossible. C'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin. La série Entartete Musik vient donc boucher un autre trou de notre mémoire collective, mettre un peu plus de lumière sur le grand creux noir qu'ont voulu y laisser les censeurs du national-socialisme. On y découvre parfois des pièces fascinantes, parfois, cela est moins réussi; l'intérêt n'est qu'historique.

C'est le cas ici. Le jeune Ignace se doit d'émigrer aux USA en 1933, âgé d'à peine vingt-quatre ans et avec une formation musicale encore mince. Ce sera pour lui un drame et un déracinement complet, la perte d'une identité difficilement retrouvée par la suite. Il faut dire que l'adolescent Strassfogel a passé quelques années sous l'égide d'une marraine fée remarquable qui lui a ménagé une jeunesse d'orphelin néanmoins riche en bénédictions. Lors de son admission à la Hochschule für Musik de Berlin, il aboutira vite dans les classes de nul autre que Franz Schreker. Mieux encore, assistant de Jascha Horenstein, il participera aux répétitions précédant une production du *Wozzeck* de Berg en 1930. Rencontre avec la musique, décisive pour l'orientation de son esthétique et de son langage, et rencontre avec l'homme, qui sera une inspiration. On ne pourrait souhaiter meilleurs augures.

De cette époque de la république de Weimar (1925) nous vient la *Première sonate pour piano*. (Attention au livret faussement inductif: la composition de cette sonate a été achevée huit mois avant la première de l'opéra et on voudrait nous faire croire que Strassfogel est en avance sur Berg; mais la composition de l'opéra fut terminée bien avant). Les liens harmoniques avec l'opus 1 de Berg sont nets, tout comme un sens lyrique aussi intense que lapidaire, mais contaminé par un usage un peu trop abusif de fugatos comme outils de développement et une complaisance dans les fusées virtuoses qui font tomber l'intérêt. Pour une première œuvre, on excuse, d'autant plus qu'il y a de beaux agrégats harmoniques que le pianiste fait vibrer avec un jeu de pédale assez adroit.

La *Deuxième sonate* (1926) est plus caractéristique d'un jeune artiste qui, à Berlin, nage et cherche dans la grande effervescence esthétique de cette période riche et trouble. C'est moins senti que la première et peut-être l'interprète est-il en cause: que de fausses notes évidentes et inexcusables au disque.

Encore, retour quasi abusif au fugato, ce qui généralement fait démonstration d'impuissance à pouvoir vraiment développer. Les compositeurs utilisent alors une méthode pour remplir le temps. N'est pas Bach, Haydn, Liszt ou Beethoven qui veut. C'est ce qu'on appelle avoir des moyens techniques et peu d'idées.

Les œuvres de la période américaine sont tristes. La musique devient ennuyeuse non pas parce qu'elle est forcément mauvaise, mais on y entend les tressautements d'un esprit brisé et éternellement souffrant de la cassure de l'exil et lorgnant une civilisation détruite. Pire, on écoute le témoignage d'un musicien bloqué dans une période précise de son évolution et que le travail de répétiteur d'orchestre et de chœurs d'opéra — il fut longtemps au MET dans ces fonctions — accapare et freine et qui tourne à vide. Ignace Strassfogel aurait voulu parler et l'Histoire lui a coupé la parole sans que jamais il ne la retrouve vraiment. Cela fait un disque document, pas un enregistrement intéressant.



**SYLVAIN LELIÈVRE**

Écouter les choses inutiles, c'est trouver un endroit où l'on est bien, au chaud blotti.

Un disque heureux qui ressemble à un jardin, un disque dont on cueille paroles et musiques fleur à fleur. Personnellement, je le classe au rang des incontournables.

Un nouvel album à l'image d'une oeuvre fort cohérente, d'une écriture concise, claire et lyrique. Aussi inutile qu'indispensable, comme la flamme du foyer l'automne.

Les choses inutiles sont intimistes, chaleureuses. Lelièvre donne ici un grand cru.

...Les textes limpides et les mélodies délicieuses font de cet album une oeuvre qui défie les modes.

ALBUM DISPONIBLE MAINTENANT

**LES choses INUTILES**

**Forum 98**

Le Nouvel Ensemble Moderne sous la direction de Lorraine Vaillancourt du 3 au 28 novembre

Forum 98 4<sup>e</sup> Forum international des jeunes compositeurs

Sept univers à travers sept jeunes créateurs

concerts 25-26-28 novembre à 20 heures

Salle Claude-Champagne (métro E.-Montpetit)

Renseignements: 514-343-5962

**ANTON KUERTI ET LE QUATUOR ARTHUR-LEBLANC**

Anton Kuerti se joint au Quatuor Arthur-LeBlanc l'espace d'un moment musical privilégié: le célèbre *Quintette op. 44* de Shumann.

« Insurpassable demeure le seul mot pour traduire le jeu éblouissant de Kuerti. » *High Fidelity*

Le Quatuor Arthur-LeBlanc « ... sens marqué du lyrisme, cohésion exemplaire, un équilibre raffiné. » *The Daily Gleaner*

Lundi 23 novembre à 20 h

Billetterie 987-6919

Centre Pierre-Péladeau Salle Pierre-Mercure 300, boul. de Maisonneuve Est

Desjardins La Scena Musicale

**Confidences de Schubert à Nelligan**

«Confidences» tisse sa toile dans les sentiments humains, rebondissant librement dans le temps qui s'étire de Schubert à aujourd'hui. Debussy, Prévert, Chopin, Leclerc, Gagnon, Gershwin et plusieurs autres seront aussi au rendez-vous.

1<sup>er</sup>, 4 et 5 décembre à 20 h

Prix des places: 20 \$

**OSM Un nom, un art. Ida Haendel**

Les Grands Concerts

Le mardi 24 novembre 1998, 20 h

Le mercredi 25 novembre 1998, 20 h

Franz-Paul Decker, chef

Ida Haendel, violon

Sibelius *Pelléas et Mélisande*

Sibelius *Concerto pour violon*

Schaenberg *Pelléas et Mélisande*

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts

Billets: OSM: 842-9951

Admission: 790-1245

Place des Arts: 842-2112

LES ARTS

# La France me tue

J'ai bondi dessus. Vieux réflexe conditionné. Ou plutôt j'ai voulu plonger dedans. L'ennui, c'est qu'il manquait d'eau. Alors je suis demeurée tout bêtement en surface, touchant le fond plus tôt que prévu, éjectant quelques bulles inopinées. Fâcheuse posture pour qui rêve d'atteindre les grands fonds des abîmes littéraires.

Je me suis tout de même forcée à lire les 234 pages jusqu'au bout, armée de la très mauvaise raison que l'ouvrage en question avait remporté le Goncourt. Et le Goncourt, c'est du sérieux, du bétonné, du respectable, le plat tout cuit des jours où un lecteur se sent trop paresseux pour explorer la nouvelle cuisine. Maigre excuse. Le Goncourt, c'est surtout un bon fonds de commerce. Après qu'une voix eut trompé le nom de l'heureux lauréat du prix littéraire suprême au restaurant Drouant, comme l'exige la vénérable tradition parisienne, il s'écoulera au bas mot 300 000 exemplaires du roman, un million l'année des milésimes. Bon, pas bon, les stocks s'épuiseront, le petit bandeau rouge marqué Goncourt, label de qualité suprême, vira de l'office à l'or; le pactole pour un éditeur.

Déambulant guilleret au Salon du livre de Montréal, gageons que vous verrez *Confidence pour confiance* de Paule Constant, estampillé Gallimard, surgir massivement des sacs de provision des passants occupés à faire leur plein annuel de nourritures littéraires. Le Goncourt, c'est comme les montres Cartier et les valises Vuiton, un lion à gueule sur le blason de l'Empire colonial français. La France des romanciers nous fascine toujours, même si nos auteurs percent si peu dans ses librairies; amour malheureux et sans retour. La France, on l'aime et elle nous tue parfois.

Dans toute la francophonie, on achète le Goncourt parce qu'il est le Goncourt, aveugles naïfs pendus au verdict des bonzes du jury. Mieux vaudrait pourtant laisser de



Odile Tremblay

temps en temps les Français mariner tous seuls dans leurs décorations maison. Surtout quand le produit est académique, bêtement consensuel, ramassé de tous les thèmes du jour en salade de saison avec crise de foie en vue. Tel ce *Confidence pour confiance* de Paule Constant, qui n'avait pas le coffre pour se mériter cet honneur, mais l'a reçu tout de même. Parfois le roi est nu et le Goncourt faiblard, avec tous les thèmes de l'heure qui y fleurissent en bouquet: le post-féminisme en déroute, les regrets de la maternité plus ou moins bien vécue, les pièges du carriérisme. Place aux conversations croisées de femmes artistes et d'intellectuelles quinquagénaires qui égrenent des déceptions au lendemain d'un colloque féministe. Ces dames y vont de leur chronique d'automne avec feuilles mortes et regrets éternels. Un style sans bavure, sans surprise, monotone, déjà-vu. Dieu, qu'on s'y ennue! Paule Constant faisait antichambre depuis deux décennies au sein des goncourables. On l'a fait entrer par la grande porte, abandonnant sur le carreau les voix de la relève, de la controverse, du risque. En pantoufles qu'il est à 95 ans, le prix Goncourt, voire un peu grabataire sur les bords.

«*Quel est le point commun entre Léon Frapié, Emile Moselly, Francis de Miomandre, Marius et Mary Leblond, An-*

*dré Savignon [...], Francis Walder et Paule Constant? demandait Jérôme Garcin la semaine dernière dans le *Nouvel Obs*. Ils n'ont pas marqué la littérature mais ils ont eu le prix Goncourt.*» Et de rappeler que ladite consécration avait échappé à Apollinaire pour couronner Léon Larbaud, à Céline dont le génial *Voyage au bout de la nuit* fut dédaigné au profit des *Loups* de Guy Mazeline, lequel n'a guerre laissé de souvenir impérissable dans le monde des lettres.

Je ne suis pas dans le secret des dieux des magouillages de l'Académie Goncourt, mais le fait qu'elle délivre bon an mal an son prix au trio d'éditeurs Gallimard, Grasset, Seuil en négligeant tous les autres, rend déjà son verdict douteux. Quand, en plus, elle avale de plein fouet le conformisme le plus frileux, le lecteur se met à râler. Mais qu'est-ce qu'on s'imaginait de toute façon?

Évidemment, les prix qui déçoivent leur public se dévalent tôt ou tard. Tels les cours de la Bourse, leur cote tombe, ils vendent moins. L'an prochain, on tâchera collectivement d'être plus sceptiques. C'est promis. Ou bien on retombera dans la vieille illusion décréant que tout ce qui est couronné là-bas vaut forcément le détour.

Je vous parle du Goncourt, parce que si notre littérature pénètre très peu la France — et parions que le Salon du livre de Paris qui nous offrira une tribune en mars aura bien du mal à renverser ce courant — ici, le paysage des lettres affiche une autre couleur, tellement accueillante, tellement colonisée.

On regarde les chiffres et on se demande pourquoi on a tant tendance chez nous à adopter la culture littéraire des autres. Au Québec, 70 % des ouvrages des librairies sont d'origine étrangère, très souvent française pour le roman. Reste 30 % du gâteau pour nos ouailles. Un pourcentage qui a tendance à s'amenuiser encore dans le champ de la fiction, essais et livres pratiques nationaux ayant davantage la cote que la pure fiction. Il y a bien la littérature jeu-

nesse qui se consomme maison, mais chez les adultes, on rêve étranger, on se passionne pour des traductions de polars américains, pour une histoire d'amour et d'anarchie qui joue du violon sur le Butte Montmartre. Notre imaginaire littéraire se gave d'exotisme culturel. Bien sûr, il y a les œuvres immortelles, Balzac, Hugo et compagnie qui méritent cent fois de traverser l'Atlantique pour atterrir sur le rayon «classiques» de nos bibliothèques, mais tant de romans français contemporains ont présence d'office sur nos auteurs nationaux. Qu'ils soient médiocres ou pas.

C'est fou l'effet du prestige quand même. Le Québec cultive sa petite nostalgie colonisée pour la mère patrie littéraire, auréolée de toutes les gloires. Faible cru que le Goncourt 1998, qu'importe! On l'achètera tout de même, et le Renaudot en prime.

Magasineront-ils les livres primés dans leur cour, tous ses Montréalais montés cette semaine à l'assaut du Salon du livre? Pas si sûr. Prenez les prix littéraires du Gouverneur Général décernés mardi dernier par le Conseil des arts du Canada. Christiane Frenette raffait celui du meilleur roman pour *La Terre ferme*. Mais on connaît bien mal cette dame qui a surtout fait sa marque dans le champ de la poésie. Or, bien des éditeurs l'affirment: les prix littéraires québécois et canadiens n'auront une incidence importante sur la vente des livres que si l'auteur possède déjà un renom. Quand c'est Anne Hébert, en somme, tout le monde se rue dessus. L'inconnu demeurera obscur ou presque, son livre primé sous le bras. Le plus bizarre de l'affaire, c'est que chez les Canadiens anglais, semble-t-il, les prix du Gouverneur général auraient beaucoup plus d'impact sur la vente des livres que de notre côté de la clôture. La France littéraire est un aimant si puissant pour nous que le bon grain et l'ivraie, les mauvais Goncourt scintillent comme de l'or sur les rayons des libraires pendant que nos auteurs font chou blanc.

## MUSIQUE

## Libérez le clavecin!

Le clavecin servant de support à la musique actuelle? Il ne s'agit pas d'un anachronisme. Rencontre avec la claveciniste Vivie Vincent qui vient d'endisquer 14 œuvres de ce type, dont dix sont des compositions acoustiques. Elle nourrit, avec des amis compositeurs tel John Beckwith, le projet de marier le vénérable instrument au banjo, à l'accordéon et à la harpe celtique!

CLÉMENT TRUDEL  
LE DEVOIR

Se trouvant des affinités avec Barbara Pentland, compositrice prolifique maintenant âgée de 86 ans et souvent considérée comme rebelle et radicale, Vivie Vincent vient de lui dédier un album de deux DC dont la première plage s'ouvre sur *ostinato et dance*, de Pentland; il s'agit de courtes pièces remontant aux années soixante.

Un peu à la manière du peintre Fernand Leduc obsédé par la lumière à travers ses microchromies, la musicienne Vivie Vincent explore toutes les facettes du silence auquel elle livre les sept dernières minutes du disque (*The Idea of Silence*). C'est à la faveur de la crise du verglas qu'elle se conforta à l'idée («*tous les voisins étaient partis*») qu'un univers où l'on ne blesse pas le silence à son côté paradisiaque: «*on a besoin du silence pour imaginer, à l'intérieur, la musique*». En entrevue, elle évoquera les propos et les méthodes de travail d'un Glenn Gould qui fuyait l'arène des concerts, préférant modeler à sa manière une œuvre en studio, sans être livré «live» aux mélomanes. Puis soulignera que l'une des œuvres les plus prenantes de Brian Cherney, *Déploration*, sert d'illustration à cette musique qui peu à peu «devient silence».

Il y avait motif à célébration, hier, pour cette claveciniste méticuleuse qui tint à réaliser elle-même le design de l'album; mais aussi ambivalence, du fait qu'elle émerge d'un «enfer» qu'elle préfère ne pas décrire.

D'un des compositeurs, Pierre Desrochers, qui écrit pour elle en 1994 *Eudoxia*, elle dira qu'il fut traité de manière injuste (*L'être humain est l'être humain*) par un milieu où souvent «*on se blesse plutôt que de s'encourager*». Desrochers «*gagne sa vie comme compositeur de musique de film*», précise-t-on dans une note fournie par le Centre de musique canadienne au Québec (CMC), où l'intéressé dit «*être de plus en plus dégoûté du milieu de la musique contemporaine au Québec*»; mais il s'accroche toujours à la composition «*pour l'amour de la musique*». Le lancement se déroulait à la Chapelle historique du Bon-Pasteur, hier, en même temps que le CMC signalait un nouveau disque (Doberman-Yppan) de Louise Bessette (piano) et Martine Desroches (violin) interprétant la *Sonate* (opus 58) de Jacques Hétu, en plus d'œuvres d'André Prévoist et de Rodney Sharman.

### Expérimentations

Mme Vincent n'est pas la seule claveciniste arrimée au répertoire contemporain — il y a aussi Jane Chapman et Vivienne Spiteri. C'est à cette dernière qu'était destinée la pièce *Saumur* (Bruce Mather, compositeur et œnologue impénitent) créée l'automne dernier à Toronto. Vivie Vincent reprend *Saumur* dans son album — *The Door in the Wall... instrumentS d'illusion?* étiquette Isidorart — dont l'enregistrement débuta le 2 janvier dernier. Vincent sut plus tard que c'était le jour anniversaire de Pentland, celle qui parvint à s'échapper d'un cursus trop rigide à la Juilliard School de New York et contester son professeur Jacobi pour donner une chance à son style propre.

Ce qui frappe chez Vincent, c'est

une absence d'a priori, une disponibilité à se livrer à l'expérimentation; certaines des pièces sont enregistrées alors qu'on se livre à un déplacement ou chorégraphie des micros. Elle ne croit pas qu'il faille s'en tenir rigide-ment aux indications d'un compositeur: «*le compositeur a fait sa partie; là, noir sur blanc, se retrouve ce qu'il a imaginé dans sa tête... il revient à l'interprète — c'est une responsabilité, même une obligation, de faire quelque chose qui joue, qui rit, qui pleure à travers son instrument*».

Mais la tension que peut engendrer une demande de «performance» en public fait hésiter la claveciniste: «*la musique est quelque chose que l'on ne devrait pas soumettre à des pressions extra musicales comme le temps, ou les yeux des autres*». Consciente des limites de son instrument, Vivie Vincent croit, par son travail en studio, «*libérer la musique jouée au clavecin*», recomposer au besoin des œuvres qui n'ont pas été conçues pour clavecin. C'est vers «*une musique absolue, une sorte de musique abstraite*» qu'elle ose se diriger, la situation pouvant être celle d'un compositeur ne songeant pas à un instrument particulier lorsqu'il crée. Elle prononce même ce que d'autres considéreraient comme une hérésie: un «*instrument amusical, presque anti-musical*».

Je me sens rassuré d'entendre Vivie Vincent exposer par la suite sa conviction que «*la musique est le plus bel art... elle est moi, je suis elle, les liens avec la musique sont pour moi, maintenant, permanents*».

Le titre de l'album est emprunté à une nouvelle de H. G. Wells (*The Door in the Wall*) que Vivie Vincent



LE DEVOIR

Pour Vivie Vincent, «la musique est quelque chose que l'on ne devrait pas soumettre à des pressions extra musicales comme le temps, ou les yeux des autres».

me narre en détail. Un garçon errant franchit un jour une porte mystérieuse dans un mur pour, finalement, être rejoint par une dame dont le livre de

contes est la réplique exacte de ce que le garçonnet a vécu à ce jour. Il se refusera à aller au-delà de cette page, reviendra dans la réalité pour être

sans cesse hanté par une porte verte pratiquée dans un mur blanc et... mais il ne faut pas vendre la chute.

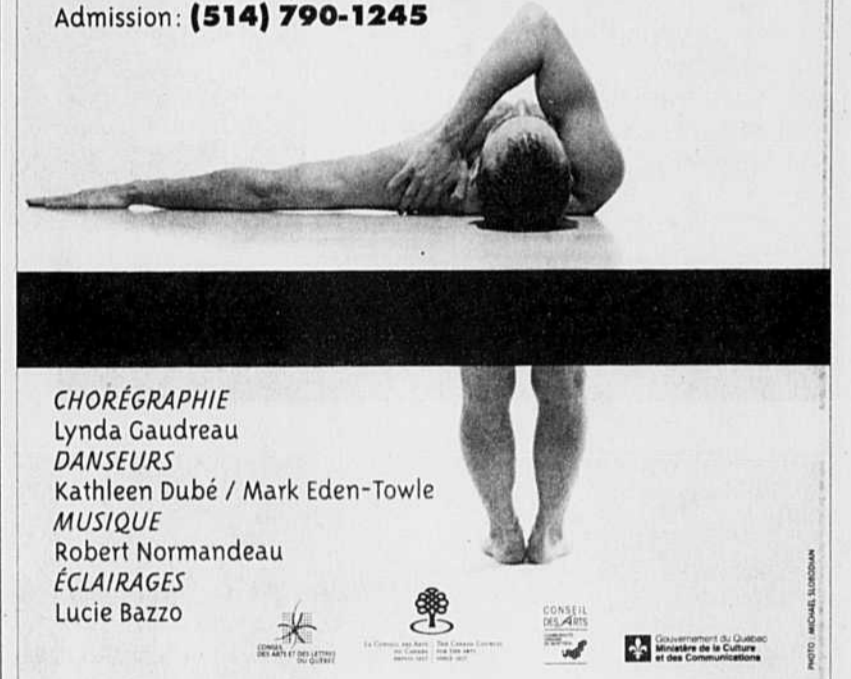
La porte, symboliquement, pourrait être celle du studio où la claveciniste retrouve l'univers sonore qu'elle excelle à façonner, à recréer par-

fois à l'aide de bandes. Le résultat étonne souvent. Ce collage de pièces choisies et choquées par Vivie Vincent est une invitation au voyage, au-delà de l'idée reçue voulant que le clavecin soit fait avant tout pour le baroque et le préclassique.

LYNDA GAUDREAU  
COMPAGNIE DE BRUNE

présente la première montréalaise  
de **Still Life N°1** (1996)  
au Centre Canadien d'Architecture

au **Théâtre Paul-Desmarais** du CCA  
1920, rue Baile (au sud de Ste-Catherine, angle du Fort),  
métro Guy-Concordia  
les 10, 11, 12 décembre 1998 à 20 h 30  
et le 12 décembre 1998 à 14 h 30  
Billets: 20\$ / Aînés, Étudiants, Amis du CCA: 18\$  
Billetterie Articulée: (514) 844-2172.  
Admission: (514) 790-1245



CHORÉGRAPHIE  
Lynda Gaudreau

DANSEURS  
Kathleen Dubé / Mark Eden-Towle

MUSIQUE  
Robert Normandeau

ÉCLAIRAGES  
Lucie Bazzo



# N.B.

À LA  
CHAÎNE CULTURELLE  
DE RADIO-CANADA

Radio-Canada.ca/infoculture

**Winston McQuade** vous donne rendez-vous à **COUP DE THÉÂTRE**, pour tout savoir sur le monde du théâtre: les créateurs, les artistes, les producteurs et le public.  
Réal. Lise Létourneau  
**Dimanche à 12 h 10**

Qui remportera l'**Opus du public 1997-1998** créé par le Conseil québécois de la musique pour récompenser l'artiste préféré du public dans le domaine de la musique de concert: Natalie Choquette (soprano), Angèle Dubeau (violin), Charles Dutoit (chef), Marc-André Hamelin (piano) ou Yannick Nézet-Séguin (chef)? Colette Mersy trace un portrait de ces finalistes cette semaine à **TOUT POUR LA MUSIQUE**.  
Réal. Michèle Patry  
**Lundi à vendredi à 10 h 30**

**LES RADIO-CONCERTS** en direct: Le **Quatuor Arthur LeBlanc** et le pianiste **Anton Kuerti** à la salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau.  
Anim. Françoise Davoine  
Réal. Odile Magnan  
**Lundi à 20 h**

L'**Orchestre symphonique de Montréal** sous la direction de **Franz-Paul Decker** et la violoniste **Ida Haendel** à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts.  
Anim. Françoise Davoine  
Réal. Christiane LeBlanc  
**Mercredi à 20 h**

**Michel Faubert** en concert intime en direct du musée Pointe-à-Callière. On pourra l'entendre avec ses cinq musiciens à l'émission **LES DÉCROCHEURS... D'ÉTOILES**.  
Une émission de Michel Garneau  
**Vendredi à 22 h**

101,9 ALLARDVILLE • 100,9 CHICOUTIMI • 95,3 LAMÈQUE • 98,3 MONCTON • 100,7 MONTRÉAL • 102,5 OTTAWA-HULL • 95,3 QUÉBEC • 101,5 RIMOUSKI • 90,7 SHERBROOKE • 90,3 TORONTO • 104,3 TROIS-RIVIÈRES

Du 8 octobre au 24 novembre, la Commission scolaire de Montréal (CSDM) tient des audiences publiques sur l'utilisation de ses immeubles dans le cadre de l'élaboration de son programme triennal d'immobilisation. La population — tant les parents, les individus que les groupes communautaires — est invitée à faire valoir son opinion et ses besoins quant à l'utilisation future des bâtiments de son quartier. Lors de ces échanges, on parle surtout d'aménagement de locaux, de programmes éducatifs et de clientèles scolaires. Pourquoi ne pas y parler de patrimoine?

CLAUDINE DÉOM

La création des commissions scolaires linguistiques a ouvert la voie à de nombreux changements qui touchent l'organisation et la gestion des



institutions scolaires sur l'île de Montréal. Le remaniement aura occasionné le transfert de certaines écoles entre les commissions scolaires, si bien que la CSDM, celle qui a succédé à la CECM, est maintenant responsable d'un parc immobilier comptant plus de 200 bâtiments. Le changement de direction, à la suite des élections de juin dernier, a aussi entraîné, semble-t-il, une attitude nouvelle quant à la gestion des biens et immeubles. Les audiences publiques — dont la tenue n'est nullement obligatoire — sont perçues par la CSDM comme un occasion de tisser des liens avec le quartier dans le but de faire de l'école un lieu stratégique, au cœur de l'action communautaire locale.

#### Des considérations patrimoniales

Il est difficile de s'opposer aux intentions louables de la CSDM, qui, il faut bien le dire, fait preuve d'ouverture dans ce dossier de taille, une façon de faire qui n'avait pas caractérisé la commission scolaire précédente. La CSDM reconnaît le défi de gérer un tel parc immobilier qu'elle qualifie elle-même de considérable et de vieillissant. On se doute, en effet, de l'ampleur des coûts

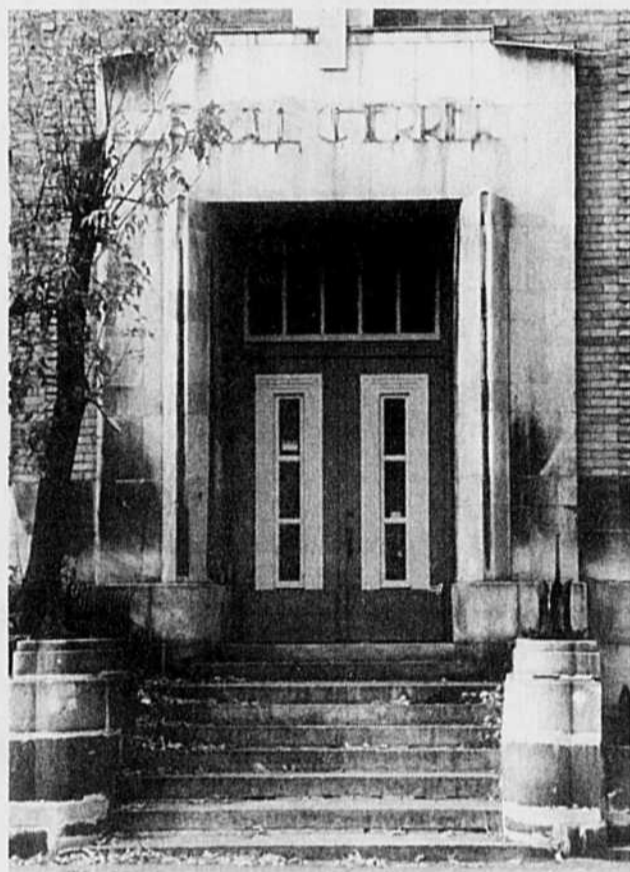
# FORMES

## L'école et le

# patrimoine

### Une école a perdu ses lettres...

Alors qu'il marche par hasard dans la rue où il avait autrefois demeuré, Robert Jourdain, citoyen montréalais amoureux du patrimoine, remarque que les lettres ornant et identifiant l'ancienne école Chérier — située rue Chérier — ont été retirées des façades. A leur place, la CSDM a posé un grand panneau blanc affichant le nouveau nom de l'école. Non seulement ces belles lettres, faites de bronze coulé et de formes stylisées et enchevêtrées, servaient-elles à identifier l'école, mais elles faisaient aussi partie de son ornementation. Indigné du peu de respect accordé à un bâtiment ancien, M. Jourdain commence sa petite enquête, qui le mène à un entretien téléphonique avec nulle autre que la présidente de la CSDM, Mme Diane de Courcy. Où sont passées les lettres? Quel sort leur réserve-t-on? Questions légitimes qui sont demeurées sans réponse pendant plus d'un mois pour qu'il apprenne finalement qu'elles ont été



CLAUDINE DÉOM

tiers de s'enraciner et de prendre vie. Ce n'est pas par hasard que les quartiers montréalais les plus convoités d'aujourd'hui sont ceux où subsiste ce dynamisme d'antan attribuable en grande partie à la présence d'une école.

#### Écoles d'architectes

L'architecture des écoles de Montréal, bien que souvent ignorées au profit des grands collèges ou institutions d'enseignement d'allure plus monumentale, n'est pourtant pas dépourvue d'intérêt. On se surprend même d'apprendre que certaines d'entre elles sont l'œuvre de grands architectes montréalais des années 1900 à 1930. C'est le cas, notamment, de l'école Saint-Arsène, avenue Christophe-Colomb, conçue par le célèbre Ernest Cormier, architecte de l'université de Montréal. Conçues pour la plupart selon un plan commun fort simple — des salles de classes disposées le long des murs et donnant sur un corridor central qui se termine par un escalier à chaque extrémité —, c'est souvent l'ornementation des façades qui donne aux écoles leur charme.

En les regardant d'un peu plus près, on constate, en effet, que certaines d'entre elles nous révèlent des détails propres à l'époque de leur construction. Pensons, par exemple, au puritanisme d'antan qui se traduit dans les inscriptions gravées dans la pierre au-dessus des portes extérieures indiquant les entrées séparées pour garçons et filles. Ou encore les croix qui sont elles aussi travaillées dans la pierre. Maintenant que la langue est l'assise pour les nouvelles commissions scolaires, pouvons-nous penser que les croix disparaîtront sous peu?

#### Des enjeux et des choix

La conservation du patrimoine n'est pas en opposition avec la mission éducative de la CSDM. Au contraire, une part importante de l'évolution de la pensée patrimoniale au Québec est redevable au travail de sensibilisation et de diffusion des connaissances réalisé depuis la fin des années 60. On ne pourrait imaginer un meilleur réseau d'éveil au patrimoine que les écoles, surtout que certaines d'entre elles

sont des lieux qui illustrent le propos de façon éloquent.

A l'heure où se déroulent ces audiences publiques qui mèneront à d'importantes décisions, la CSDM, en tant que corps public, bénéficie d'une occasion en or de bonifier ses objectifs par la mise en valeur de son patrimoine bâti. Cela ne veut pas nécessairement dire qu'il faille tout conserver. Peut-être des choix devront-ils être faits. Seulement, souhaitons qu'ils le soient en toute connaissance de cause. Ce qui signifie qu'une école ne pourrait être vendue sans que l'on ne se soucie de la conservation de son architecture. Ce qui signifie que les conséquences sur la conservation du patrimoine devraient être évaluées avant qu'on ne décide de la fermeture d'une école. Ce qui signifie, finalement, que la CSDM assumerait ses responsabilités en matière de conservation de ses bâtiments patrimoniaux dont elle reconnaît déjà le caractère public.

Selon Mme de Courcy, les audiences publiques constituent une première étape de cueillette d'informations et des besoins concernant les espaces. Elle nous confie par ailleurs que la CSDM a l'intention de se doter d'une politique de gestion de ses immeubles qui fera en sorte que le patrimoine occupe la place qui lui est due.

Tout laisse croire que la pérennité de nos écoles patrimoniales est entre bonnes mains. Les quatre prochaines années nous le révéleront. Et qui sait, ces audiences publiques s'avèrent peut-être le banc d'essai vers l'élaboration d'une politique de conservation du patrimoine scolaire pour l'ensemble des commissions scolaires montréalaises. Il faut l'espérer, sinon on devra penser à renvoyer les commissaires sur les bancs d'école...

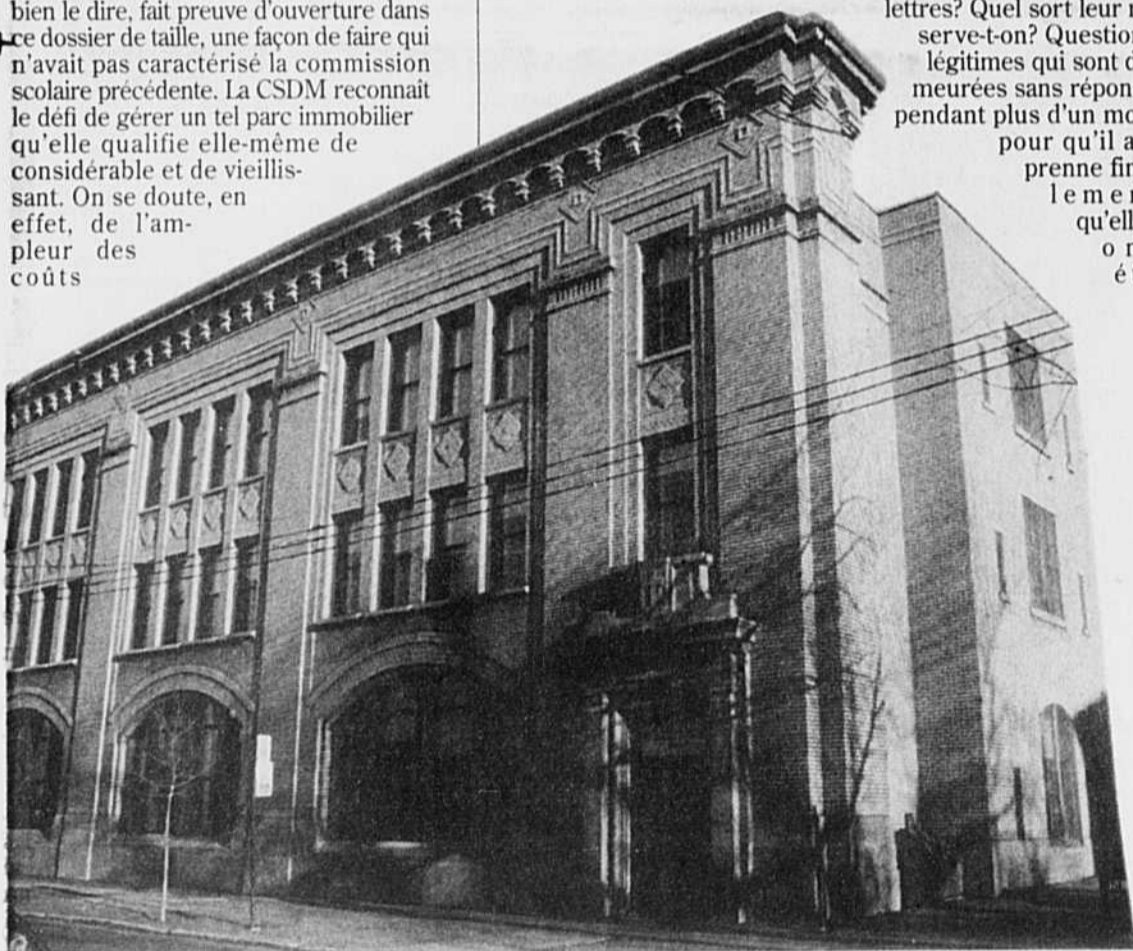
#### REGARD OBLIQUE

#### Un premier pas vers une politique du patrimoine?

À titre d'information et tout en restant dans le thème des devoirs (faits ou à faire), la Commission des biens culturels du Québec (CBC) — qui a comme mandat de soumettre à la ministre de la Culture et des Communications tout avis relatif à la conservation des biens culturels — a plus que fait les siens en produisant récemment un document de réflexion à propos d'une éventuelle politique québécoise de la commémoration. Sans prétendre y voir clair sur toute la ligne — le phénomène de la commémoration s'avère plus complexe qu'on ne le croirait — on pourrait aisément avancer qu'en commémorant, on ramène à la mémoire un personnage ou un événement qui est significatif dans l'histoire. L'acte de commémorer fait donc appel à la mémoire et à l'identité.

Bien que le document ne soit, à l'heure actuelle, qu'un document de travail, il semblerait qu'il ait suscité des réactions positives au sein du cabinet de Mme Beaudoin. Tant mieux. On ne peut s'objecter à une telle réflexion (la devise officielle du Québec, «Je me souviens», ne renvoie-t-elle pas à la commémoration?). On peut toutefois questionner la logique de cette initiative de la CBC, alors qu'une politique officielle en matière de patrimoine fait toujours défaut au Québec et ce, malgré les nombreuses promesses faites dans le passé par les différents gouvernements. Par ailleurs, la place qu'occupe le patrimoine dans ce document est confuse même si l'on y dit qu'il entretient des liens complémentaires avec la commémoration (par exemple, dans le passé, plusieurs maisons anciennes ont été le lieu d'une commémoration parce qu'un événement historique s'y était déroulé ou qu'un personnage célèbre y était passé à un moment ou à un autre).

Histoire à suivre. Peut-être devrions-nous traduire cette préoccupation pour la commémoration comme un premier pas vers une réelle réflexion sur le patrimoine au Québec? Une fois de plus, gardons espoir. À bien y penser, on ne pourrait demander mieux pour souligner l'avènement du nouveau millénaire.



inhérents à l'entretien quotidien des écoles et, conséquemment, du nécessaire besoin de maximiser l'utilisation des espaces, tout cela dans le respect de leur mission première qu'est l'éducation. Toutefois, l'approche quantitative de la gestion, qui fait en sorte que chaque école représente un nombre précis de pieds carrés pouvant être exploités ou un pourcentage du budget alloué, a monopolisé le discours des administrateurs au fil des années et ce, aux dépens de considérations de nature plus qualitative telles que l'intérêt patrimonial des bâtiments d'école. Jusqu'à maintenant, la CSDM ne dispose d'aucun outil afin d'apprécier la valeur historique de ses immeubles. Les conséquences sur le terrain s'avèrent souvent très fâcheuses.

perdus. Ironie du sort, ce lieu où jadis on apprenait l'alphabet a été dépourvu de ses lettres. Des petits morceaux d'une école disparaissent, un bâtiment perd un peu de son sens, et voilà que le patrimoine montréalais essuie une autre perte.

#### Un regard qualitatif

L'histoire de l'école Chérier n'est pas un événement anodin. Il représente plutôt un cas exemplaire d'appauvrissement quotidien de notre patrimoine. C'est souvent à défaut de connaître le patrimoine que de telles traces disparaissent. Dommage. Montréal compte pourtant de très belles écoles qui méritent qu'on les considère comme bien plus que de simples superficies de plancher à occuper. En effet, l'école de quartier montréalaise est riche en symboles. Historiquement, elle est construite très souvent à proximité de l'église et du presbytère, formant ainsi le noyau institutionnel d'un quartier ainsi que son pôle communautaire. Dans le passé, ce regroupement d'institutions a justement permis aux quar-

# IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est  
Marché Bonsecours (niveau 3)  
Montréal (Québec)  
Canada H2Y 1H2  
Téléphone : (514) 866-2436  
Télécopieur : (514) 866-0881  
E-mail : idm@idm.qc.ca  
Site web : http://www.idm.qc.ca

#### Une première au Québec... initiée par l'Institut de Design Montréal

Le 10 décembre prochain, l'Institut de Design Montréal, grâce au soutien financier de Développement des ressources humaines Canada (DRHC), tiendra un forum régional sur le thème de l'intégration des diplômés en design au marché du travail. Trois conférenciers de renom prendront la parole avant chaque grand débat :

Harry Parnass : l'offre et la demande.  
Michel Dallaire : la transition vers le marché du travail.  
Gad Shaanan : les stratégies d'intégration.

L'objectif de ce forum est d'identifier les principales difficultés auxquelles font face les jeunes designers qui font leur entrée en milieu de travail. Les participants tenteront d'en déterminer les causes et de proposer des solutions pour développer de nouveaux outils ou programmes favorisant l'intégration de la relève en design au marché du travail. Cet événement est l'occasion de faire partager aux autres ses expériences et de faire valoir ses idées pour favoriser l'intégration de la relève en design.

Les recommandations issues des débats seront communiquées aux médias et aux principaux intervenants concernés par l'avenir du design. Ce forum se déroulera au Marché Bonsecours, dans les locaux du Forum de la Cité, de 8 h à 17 h 30. Les jeunes designers et les employeurs sont tout particulièrement invités à se joindre à nous. Pour participer au Forum «Profession Designer», téléphonez sans tarder au 866-2436 (poste 25).

Galerie

# IDM

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Heures d'ouverture de la Galerie IDM :  
Tous les jours, du lundi au dimanche, de 10 h à 17 h